



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

CATULLE MENDES

Verges - Fleuri



VET. FIR. III. 1. 1514

1/1-7877-A.1





Verger-Fleuri



Vergers-Fleuri





“ *Collection Guillaume* ”

— x —  
CATULLE MENDÈS

# Verger-Fleuri

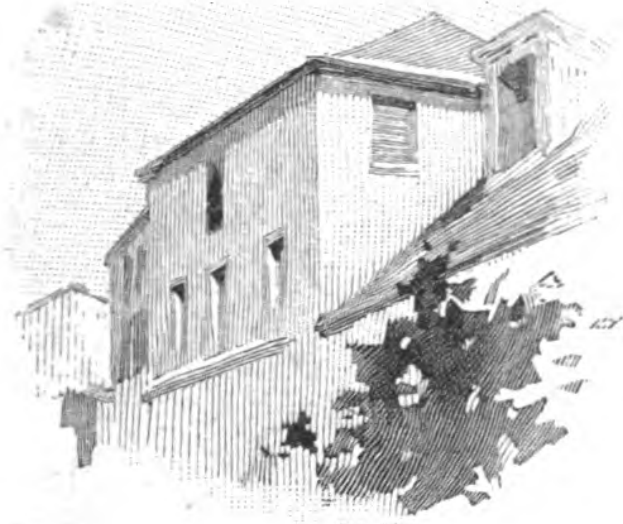
*Illustrations de Picard et Mittis*



PARIS  
E. DENTU, ÉDITEUR  
3, *Place de Valois*, 5

—  
M DCCC XCIV





C'est singulier. Parmi les maisons qui, à droite, à gauche, montent la Côte Pavée, — humbles logis de la banlieue provinciale, un seul étage, à volets gris ou verts, entre le sous-sol ouvrant deux basses fenêtres et le toit de tuiles roses qui luit d'une

seule lucarne, — je n'ai pas su retrouver la Maison.

N'existe-t-elle plus ?

Les autres n'ont pas été démolies, sont toujours, me semble-t-il, comme elles furent.

C'est donc que je ne sais pas la reconnaître, me la rappelant mal ?...

Oh ! si, je me souviens d'elle, je me souviens très bien d'elle

Elle était peinte en lilas clair, elle avait des persiennes grises. Deux marches étroites montaient, à gauche, vers la porte, grise aussi. La porte s'ouvrait rarement. A l'une des persiennes pas tout à fait éployées, — car le soleil est brûlant, même l'hiver, en ce pays méridional — pendait une cage entre les lamelles de bois et la vitre de la croisée ; sur le bord de l'autre fenêtre, entre les vantaux pas rejoints,

il y avait presque toujours, dans un vase de porcelaine blanche, un bouquet de bluets ou de lys, le printemps ou l'été, de roses artificielles plus tard; avec les fleurs détachées d'un chapeau. l'habitante de la maison se donnait, dès octobre, l'illusion d'avril ou de juillet; et, devant les deux croisées, entre la façade et la route, quatre pommiers bas, à la touffe ronde comme une houppe, faisaient un petit verger fleuri.

Je ne sais pourquoi, ces pommiers, dans mon souvenir, sont toujours en fleur. Je ne me rappelle pas leur avoir jamais vu de fruits. Verger-Fleuri fut toujours pareil, vert et blanc, d'un blanc qui se rose, hors un jour, le dernier, où il n'eut plus ni fleurs ni feuilles, où il fut tout noir, avec des branches mortes...

Je compris pourquoi je ne re-

.....

connaissais pas la maison ! C'est que le verger n'était plus. J'avais beaucoup de tristesse ; peut-être aurais-je eu plus de tristesse encore à la retrouver. Pourtant, j'aurais bien voulu... j'étais arrivé de si loin, de si loin, après tant d'années, — hélas ! que d'années, — pour la revoir...

Une idée me vint.

Je me rappelais que, de ma demeure, à moi, sur l'autre versant de la colline, jusqu'à la Maison, il y avait cinq cent vingt-cinq pas. Oui, tout juste. J'en étais bien sûr. Plus d'une fois, jadis, — quand mon impatience avançait l'heure — je m'attardais à compter mes pas, pour amuser le temps. J'allai donc vers mon ancienne habitation et j'en revins, d'une allure également mesurée. « Un ! deux ! trois ! quatre ! cinq ! six ! » et je continuais. Je m'arrêtais

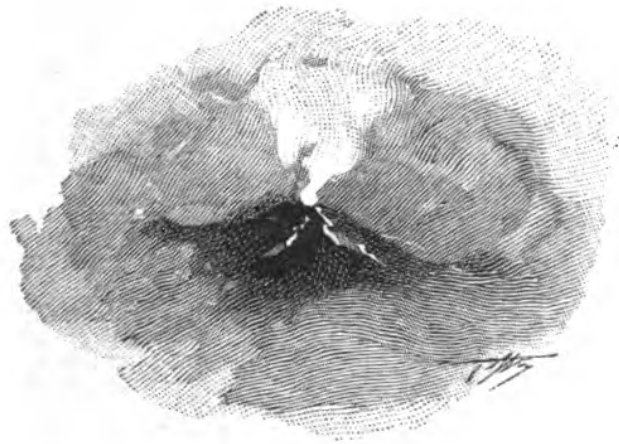
quelquefois pour reprendre haleine ; je n'ai plus les sains poumons de l'adolescence, qui s'emplissent d'air pour longtemps. Au cinq cent vingt-cinquième pas, je me tournai vers la gauche... La Maison devait être là ! Non. Une espèce de petit cabaret campagnard, peinturluré de rouge, où, leur charrette stationnant non loin, deux charretons, assis devant la porte, chacun d'un côté d'une table de bois, se taillaient de larges tranches de pain grisâtre, mordaient à même dans des tomates crues... la Maison n'était plus.

Alors, je me dis : je la rebâtirai dans ma pensée, et je pendrai la cage à l'un des volets mi-ouverts, je placerai, au rebord de l'autre croisée, le vase de porcelaine blanche, avec des bluets ou des lys, ou des roses, je reverrai la



petite tête pâle qui se haussait vers la cage, ou se penchait vers le bouquet; et le verger renaîtra comme jadis, toujours fleuri, jusqu'au jour, le dernier, où il n'aura plus ni fleurs ni feuilles, où il sera tout noir...





# I

Comme si je regardais par le gros bout de ma mémoire, je me vois, là-bas, tout là-bas, très petit, habillé de velours bleu avec une collerette de dentelles où s'accrochaient mes boucles blondes; collant mon front à la vitre dans de grandes voitures,

.....

sur des chemins jamais pareils, entre des arbres, le long de l'eau, ou le long de rouges talus grimpés de ramelles fleuries, parmi des bruits de grelots et des claquements de fouets; ou bien, m'éveillant, à côté de ma mère, dans des chambres que je ne reconnais pas. Quelquefois je ne puis m'empêcher de frissonner, à cause d'une très haute montagne de l'autre côté d'une énorme nappe d'eau, montagne d'où sortait une grande flamme qui, de si loin, à travers les rideaux, s'étendait en vacillements sombres jusque sur la nappe du souper.

En m'aidant des récits de mes parents, je vois plus nettement ma première enfance.

Ils étaient grands voyageurs, m'emmenaient avec eux en diligence, de pays en pays; quel-

ques mois ils séjournèrent près de Naples, dans une villa de Capodi Monte, en face du Vésuve; c'était le Vésuve en éruption qui mettait des ombres mouvantes sur la table.

Puis ils se fixèrent, dans la banlieue de Toulouse, au revers de la Côte Pavée, dans une grande maison, au milieu d'un jardin bordé partout d'une haie très haute et très touffue. Cette habitation, les gens du pays l'appelaient le Château d'Ardoise à cause de sa toiture bleuâtre pétillante de soleil, ou le Château des Rosiers à cause d'une longue allée de roses qui, de la grille dorée, tournait longuement vers la porte principale.

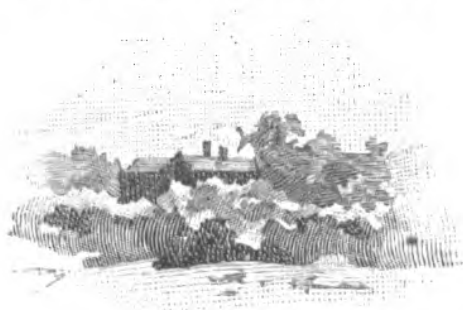
J'ai retrouvé le Château si je n'ai pas retrouvé la Maison...

Ce m'a été une grande joie qu'il ne soit pas habité; une

.....

vieille campagnarde, avec son mari, jardinier, le garde, logée dans une masure qui s'y adosse. Le lycée de Toulouse l'a acheté, ou loué; c'est là que les jeudis et les dimanches, dans le beau jardin, viennent se promener, jouer, courir les pensionnaires. Il y a des trapèzes, des balançoires; il y a aussi une pelouse pour le croket ou le tennis.

Et vraiment, il me plaît qu'il y ait de l'enfance où je fus enfant, de l'enfance heureuse, qui s'amuse et espère. Je souhaite que ses joies durent plus longtemps que les miennes. Là, j'ai fait tant de jolis rêves... Que les vôtres, mes petits frères, s'achèvent moins tristement.





## II

Je me souviens mieux de moi-même, et des autres, à partir du temps, — je devais avoir six ans au plus, — où nous nous installâmes au château d'Ardoise.

Mon père m'apparaît tel qu'il était alors, tel que je suis maintenant. Me voici son miroir. - de

ce côté de l'espace et du temps.

Il avait des cheveux très blonds, très légers, en boucles qui remuaient, et une barbe claire, mousse fine, recroquevillée comme de la soie grège. Cette barbe ne lui était venue qu'après la trentaine, comme si chez lui la virilité eût tardé. Ses joues étaient très blanches, s'affaissaient un peu ; et sous le front étroit, presque concave, — le crâne s'amincissant en une haute pointe, — ses gros yeux d'un bleu pâle d'agate s'arrondissaient, doux et vagues, fixes pourtant, un peu étonnés, écarquillant sans cligner ce rêve nul qu'il y a dans les yeux des brebis. C'était drôle cette tête en pointe, frisottante d'or léger, avec ces gros yeux de doux animal, sur un petit corps gras-souillet et rondelet ; cela ressemblait un peu à une tête de clown

qui sortirait d'un petit tonnelet. Maintenant quand je passé devant une glace, malgré moi, je souris un peu, — de papa.

Ma mère se dresse en ce temps-là comme la beauté la plus imposante que j'aie jamais vue. Je ne peux pas évoquer l'idée d'une reine sans que s'y mêle le souvenir de ma mère, tant, avec ses fiers cheveux noirs qui la coiffaient d'une haute couronne sombre, et ses regards dominateurs, et ses gestes larges, et son verbe sonore, elle me semblait magnifique et toute-puissante parmi la grande pompe trainée de ses robes de velours ou de satin traversant les vestibules, les chambres, d'un bruit de cortège; même elle m'effrayait un peu à cause de cette royauté hautaine et tumultueuse. Plus volontiers que d'elle, je me rapprochais de mon



père, familier dans ses habits, dans son attitude, dans tout son air, et qui me parlait d'une bonne voix gaie, pas trop forte, me regardait avec ses gros yeux doux.

Tous deux m'adoraient également, j'en suis sûr, de différente façon. Au reste j'étais bien digne de tendresse, tant j'étais joli. Aujourd'hui encore je ne puis m'empêcher de m'admirer en ma mémoire.

Car j'avais un mignon visage de porcelaine transparente, des yeux délicieusement bleus, moins gros que ceux de mon père, et de longs, longs cheveux en légères boucles d'or qui volaient tout à l'entour de ma tête, ou s'allongeaient en nappe d'or frisée sur la collerette de dentelle et la pélerine de mon habit de velours bleu, serré à la taille.

Cet habillement, — on l'appe-

lait balandrap — se complétait d'une culotte de drap blanc, avec, aux genoux, des boucles où il y avait des bouffettes bleues; pour les après-midi de promenade, j'avais une casquette de même velours que l'habit, érigeant, sur le côté gauche, une queue d'oiseau des Iles, en aigrette. Je devais avoir l'air d'un singe de cirque, d'un très joli singe.

C'était ma mère qui m'habillait de la sorte. Reine, elle paraît son dauphin. Mon père approuvait, me regardant avec une complaisance orgueilleuse.

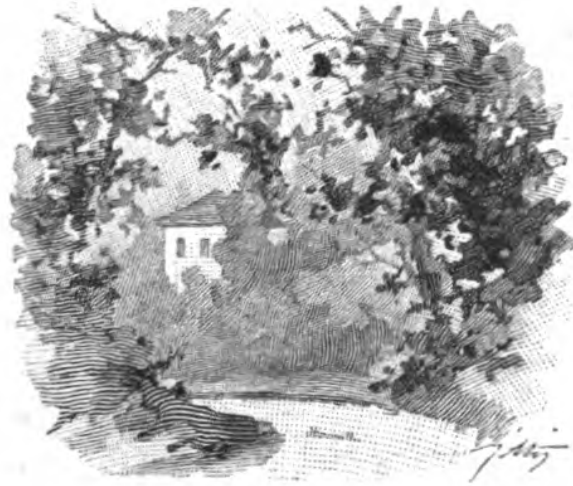
Certainement, ces deux êtres, occupés de moi seul, attentifs à moi seul, me vouaient, en leur tendresse, à des triomphes, à des opulences, à toute sorte de gloires. Souvent, quand je me promenais dans la campagne avec mon père qui me tenait par

la main, il s'interrompait, l'œil rayonnant, de longs silences pleins sans doute de lointaines et resplendissantes rêveries, pour me dire, sans descendre de sa chimère : « Alors, le Roi, content de tes services, songea que la Princesse sa fille, en âge de se marier... » Ou bien : « Heureusement tu étais là, et par un trait de génie qui enthousiasma tous les ingénieurs, tu sauvas l'équipage d'un désastre certain... » ou bien : « Quand le rideau tomba, Victor Hugo, qui était dans l'avant-scène, s'écria en se levant : « Non, moi-même, je n'aurais pas pu faire quelque chose « d'aussi beau ! » Ah ! le pauvre et doux père. La Princesse, qui est bien vieille à présent, a des enfants rois, qui ne sont pas de moi, l'équipage a péri, — et l'on a sifflé ma dernière pièce ! mais tu n'étais

plus là, heureusement, cher  
homme! Et, peut-être, en l'éternel  
sommeil, rêves-tu mes gloires  
réalisées...







### III

Je ne sais plus bien ce que je pensais en ce temps, peut-être ne pensais-je pas du tout. J'étais très heureux, d'un bonheur inconscient, de jeune bête libre ou de plante qui pousse bien, n'importe, très heureux ; je vois à ce point de ma vie du vide, mais du vide

clair, tiède, rayonnant; c'est le souvenir que pourraient laisser des délices de limbes.

Un peu plus grandelet, je n'eus pas moins de joie; seulement je savais d'où elle venait.

J'étais le petit frère de mon père, enfant aussi, très au courant de mille jeux, qu'il m'enseignait, plein d'inventions auxquelles je n'aurais jamais songé tout seul; sans doute, ce qui m'y faisait prendre tant de plaisir, c'est que, je le voyais bien, il y en prenait aussi.

Assis sur une marche du perron, nous passions parfois toute une heure, affairés, l'œil fixe, à user, en le frottant contre la pierre, chacun un noyau d'abricot, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à ce qu'il fut aminci des deux parts jusqu'à une très mince cloison blanche, qu'il fallait alors

percer en rond, au moyen d'une aiguille; ensuite, gravement, fébrilement aussi, nous attaquions l'amande toujours à l'aide de l'aiguille qui la piquait, la creusait, l'émiettait; ce n'était pas une médiocre peine que de faire sortir, morcelet à morcelet, toute l'amande, ah! qu'il y fallait d'adresse et de patience! mais, aussi, quand le noyau percé des deux côtés était vide, c'était un sifflet qui, appliqué entre les lèvres, imitait le ramage des linots, des bouvreuils et des verdiers. Même il l'imitait à l'excès, jusqu'au grincement, jusqu'au cri, si bien que notre mère, — oui, notre mère à tous deux, la Reine, — se mettait à la fenêtre, et nous grondait de la belle façon. Nous cachions vite les sifflets au fond de notre bouche au risque de nous étrangler. « Je



t'assure, ma chère amie... » disait papa. Je crois qu'il avait aussi peur que moi.

Nous avions beaucoup d'autres jeux, où nous excellions grâce à la puérilité expérimentée de mon père : comme de fabriquer des pistolets avec une branche de sureau vidée de sa moelle et un bouchon de liège que retenait une cordelette ; comme de faire naviguer, dans la grande auge de pierre, sous la pompe, des batelets que nous construisions d'écorces de hêtre ou de tulipier, et dont les voiles étaient taillées dans de vieux mouchoirs de batiste « chippés » dans l'armoire de maman. Mon père, très inquiet, faisait le guet dans le corridor, tandis que je commettais le larcin.

Car il ne m'achetait jamais des joujous tout faits, chez les marchands. Avarice, je ne pense pas ;

peut-être intention, que j'ai soupçonnée plus tard, de m'initier tout jeune — mon père avait sans doute lu *l'Émile* de Jean-Jacques, ou en avait entendu parler, — à des métiers manuels, qui, dans l'avenir, pourraient m'être utiles.

De ses menus doigts très agiles, il me montrait à construire des cages, à faire des filets; il m'enseigna l'élève des vers à soie, nous obtinmes huit ou dix cocons; nous avions de petites voitures fabriquées de cartes à jouer, que des hannetons attelés traînaient sur le sable de la grande allée; quelquefois, les bestioles grimpaient, voletaient péniblement aux rosiers, les carrosses de carton s'enchevêtrant dans les feuilles, s'accrochant aux épines.

Je prenais à ces amusettes, un plaisir très vif, très sérieux en même temps, parce qu'elles étaient



.....

aussi des travaux, et à cause de l'importance que mon père leur accordait.

Je l'aimais d'une tendresse de plus en plus intense, s'augmentant de l'admiration ébahie que m'inspiraient son ingéniosité et son adresse. Nous ne nous quittions presque jamais, toujours occupés de quelque invention. S'il était obligé d'aller en ville, pour une visite, avec ma mère, je ne savais que devenir durant son absence, tout désespéré, rien sans lui ne m'intéressait. Assis pendant des heures sur l'une des bornes extérieures de la grille, je l'attendais, le cœur gros, les yeux gonflés de larmes; dès le bruit reconnu de la voiture montant de l'autre côté de la colline, je courais au-devant de lui, en sautant et en battant des mains.



#### IV

Un de mes plus fiers souvenirs c'est notre dressage d'oiseaux de proie pour la chasse.

Après plusieurs jours employés à lire dans de vieux livres, mon père était allé au marché de la ville et en avait rapporté un émerillon, un faucon, et un épervier moucheté.

L'émerillon fut appelé Tibère, le faucon Galba, l'épervier Commode; ainsi mon père commençait à m'apprendre l'histoire romaine.

Ce ne fut pas sans difficulté qu'avec de vieux chiffons « empruntés » à ma mère et des morceaux de fils de fer trouvés je ne sais où, nous fîmes des capuchons pour les bêtes chasseuses; nous eûmes aussi un gant rouge, où nos élèves brusquement décapuchonnés mangeaient des morceaux de viande crue; plus tard, tout à fait dressés, — après avoir saisi dans l'air quelque alouette ou quelque perdrix, — ils reviendraient à ce gant rouge, tendu vers eux.

Mais Commode et Tibère moururent, à cause d'une vermine qui leur vint sous l'aile et que nous essayâmes en vain de guérir en

les baignant dans du sable.

Seul survécut le faucon Galba.

Son éducation fut bientôt assez parfaite pour qu'il nous fût possible de tenter l'épreuve décisive de la réelle chasse.

Ce fut un matin solennel. Habillé d'un habit de cuir, coiffé d'une toque à plume, — l'une des plumes de l'un des accipitres défunts, — je marchais à côté de mon père silencieux, silencieux moi-même, portant sur mon poing ganté d'écarlate le faucon encapuchonné; je devais avoir l'air d'un joli page de chasse.

Nous arrivâmes dans une grande plaine.

Là, mon père prit notre élève, le plaça sur sa main, et, m'ayant ordonné de me tenir à dix pas environ, il attendit qu'un petit oiseau passât. De moment en moment, il m'adressait des re-

commandations. « Prends bien garde ! dès que Galba aura saisi sa proie, tu lèveras le gant en l'air ! — Oui, papa. » J'éprouvais un inexprimable orgueil, en l'attente de quelque chose d'énorme et de glorieux.

Un pinson traversa l'air !

Mon père décapuchonna le faucon, qui, ses plumes secouées, aperçut la bestiole ailée, et s'élança, en ligne droite, éperdument. Il l'empoigna, des griffes et du bec, tout en voletant, « A toi ! » cria mon père. Je me précipitai, en élevant le gant, en appelant : « Galba ! Galba ! » M'étais-je avancé trop vite, avais-je appelé trop durement ? Je ne sais, le faucon hésitait, sa proie au bec. « Galba ! Galba ! » Il lâcha l'oiselet, mais il se rua à travers l'air, sa sonnette tintante, vers un cerf-volant, qui planait en

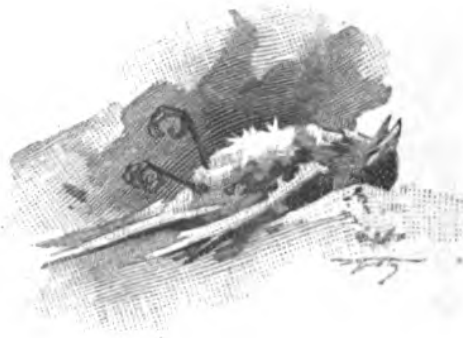
plein ciel. La brave petite bête l'avait pris sans doute pour quelque monstrueux oiseau, et voulait le combattre. Il se jeta dessus, fine flèche élançée, passa au travers, et tout enorgueilli sans doute de sa victoire, se perdit dans le lointain gris. J'entendais encore le petit bruit de la clochette... je n'entendais plus rien.

Triste fin de notre seule chasse.

Je fondis en larmes, la tête cachée entre le gant rouge et ma petite menotte nue. Mon père était tout décontenancé, et, craignant peut-être que cet insuccès ne diminuât la confiance admirative que j'avais en lui, « tiens, » me dit-il pour me divertir de mon chagrin; il avait ramassé dans l'herbe le pinson blessé, du sang aux plumes; je cessai tout de suite de pleurer, je pris le petit oiseau, je le caressais, je le baisais. Mais



la peur de mes doigts lui rendit de la force, il s'échappa, s'envola très vite. J'espère qu'il n'est pas mort de ses blessures. Quand nous rentrâmes à la maison, le déjeuner était prêt; je ne pensai plus du tout au grand oiseau ni au petit, parce que la servante annonça qu'il y avait pour dessert du blanc-manger, dont j'étais très friand.





## V

Dans la plaine toute verte au printemps et, en automne, toute dorée de grands maïs tumultueux sous le vent, mon père et moi, nous avons un autre plaisir, extrême. C'était la chasse aux « Pantès ».

Je ne crois pas que tout le monde sache ce que c'est que des

« Pantes », et j'ignore si, dans la campagne parisienne, on en use.

Ce sont de longs et larges filets, très longs, très larges — huit ou dix mètres de long, deux ou trois mètres de large, — que l'on étend sur la terre labourée, et qui, retenus là par de forts piquets plantés dans le sol, peuvent se dresser et se croiser l'un sur l'autre lorsque l'oiseleur, caché à cent pas de là derrière quelque buisson, tire la forte corde qui fait mouvoir tout l'engin. Entre les deux filets, dans de petites cages voilées de feuillages ou d'herbes, des oiseaux chanteurs que l'on appelle des « appeaux », ou, attachés par la patte à de menues baguettes qui les soulèvent et les obligent à voleter, d'autres oiseaux, nommés « apercevoirs » servent à attirer les libres oiselets, qui, aux aubes d'au-

tomne, — quand est venu le moment du grand départ vers de plus chaudes contrées, — arrivent par volées énormes du fond de l'horizon dans la brume à peine lumineuse du matin; et, de loin, de très loin, à travers le silence mouillé, on entend, avant de voir les masses volantes pareilles à des nues, le cliquetis d'or des charbonnerets ou la clochette des linottes, ou le fin sifflet des bouvreuils. Voici que la lointaine volée approche, opaque, grandissante, immense : alors chantent les « appeaux », alors volètent les « apercevoirs » au bout des baguettes dressées. Les oiseaux de passage, déçus par ces appels et par ces battements d'ailes, pensent sans doute que là, en bas, dans la grasse terre labourée, abondent les vermisseaux et les grains nourriciers; ils planent, ils

.....

tournent tous ensemble; ils hésitent, ils vont suivre l'aérienne route... Mais non, ils planent encore, tournent encore, et, enfin, tout à coup, appelés par leurs frères captifs, ils s'effondrent en innombrable tumulte entre les « Pantes », que fait se croiser sur eux le chasseur caché derrière le buisson. Trois cent, cinq cent, mille, deux mille oiselets palpitent éperdument sous le double filet qu'ils secouent et qu'ils gonflent! Ah! quelle cruauté d'interrompre le voyage de tant de libres ailes vers les pays de chaleur et de lumière! que de chansons éteintes! que de nids qu'on ne bâtira point! Mais rien de plus amusant que de prendre tant d'oisillons à la fois; hélas! c'est la coutume des hommes, pardonnée à force d'être immémoriale, d'être cruels pour le plaisir.

Mais, lorsque le soleil est tout à fait levé, les oiseaux ne voyagent plus par bandes; l'oiseleur ne peut espérer d'autres prisonniers que de rares verdiers, çà et là volants, ou les pinsons mêlés aux passereaux des champs.

Une fois que je m'étais levé trop tard, j'attendais vainement derrière le buisson que des ailes descendissent sur la terre fraîche, entre les filets. J'avais eu beau, d'un sifflet d'argent entre les dents, exciter le zèle des « appeaux », j'avais eu beau, d'une longue ficelle vivement tirée, faire se dresser les « apercevoirs », ces ruses ne me servaient de genre; et, l'heure du déjeuner approchant, j'allais sans doute rentrer bredouille à la maison, lorsque tout à coup un oiseau, venu je ne sais d'où, que je ne connaissais pas, — ce n'était ni une linotte, ni un

chardonneret, ni un pinson, ni un bouvreuil — s'abattit dans le piège. Un seul oiseau! Médiocre chasse! N'importe, je tirai la corde, les Pantès se croisèrent; et la petite bête se démenait sous les filets soulevés.

Je courus, je glissai la main sous les mailles, je saisis ma proie; j'avais soin, pour ne pas lui faire de mal, de ne pas trop la serrer, — les oiseaux, cela étouffe tout de suite, — mais en même temps, je joignais mon pouce et mon index autour de son cou, pour qu'elle ne s'échappât point.

Et je la regardai.

Vraiment je ne connaissais pas du tout cette sorte d'oiseau.

Il était fauve comme un rossignol, mais avec, çà et là, de petites tâches noires; et il avait des yeux ronds, tout noirs, très bril-

lants, pareils à de petites rondeurs de jais.

Je le regardais toujours, un peu inquiet de ne pas le connaître.

J'eus peur !

Son cou tournait, tournait, tournait, sans revenir en arrière, tournait toujours, et c'était comme le cou d'un serpent qui aurait des plumes. Plus tard, on m'expliqua que ç'avait dû être cet oiseau grimpeur, appelé torcol, que les savants nomment *yunx torquilla*. Je n'en avais jamais vu. Et le cou tournait, tournait, tournait. Puénil comme j'étais, ma peur se fit extrême, et j'ouvris la main toute grande, et je m'attendais à voir s'envoler à tire d'aile le captif délivré...

Non, il ne s'envola pas. Tombé à terre, il étendit les ailes, et, furieusement, le bec ouvert, il se met à sautiller vers moi. Sa ran-



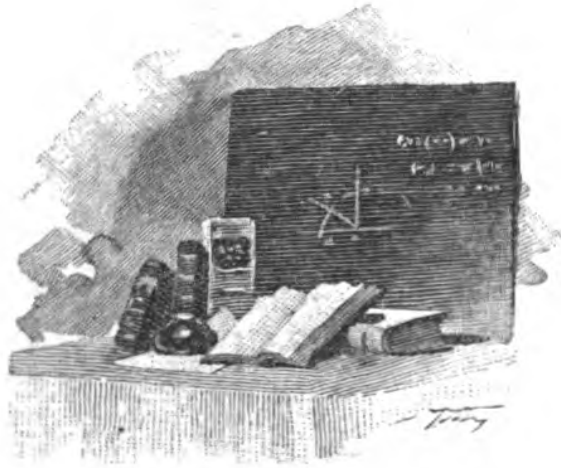
cune d'avoir été prisonnier un instant l'emportait sur son instinct de liberté. Avant d'être libre, il voulait se venger, et, tout petit, il marchait vers moi énorme pour lui, avec de petits cris aigus, et rageur, il donnait de grands coups de bec sur une de mes bottines, au drap de mes pantalons qu'il voulait lacérer; et c'était moi, les yeux écarquillés, qui avais peur. Je reculais, il me suivait, acharnant ses coups de bec... L'idée vague me traversa l'esprit d'un David oiselet défiant un Goliath enfant... Il me suivait toujours... J'étais si effrayé que je m'enfuis... et il ne daigna s'envoler à travers le ciel, être libre, que lorsque je ne fus plus à portée de sa généreuse colère.

Brave petit oiseau ! c'est toi qui le premier m'as enseigné le cou-

rage. Chaque fois qu'un ennemi plus violent et plus robuste que moi m'a osé nuire ou m'a voulu défier, ma faiblesse s'est reconfortée de ton exemple, c'est comme toi que je l'ai bravé ! Et, aussi, je n'ai jamais évoqué le souvenir du magnanime torcol sans songer aux races un instant ou longtemps captives qui ne se réjouiront de la délivrance qu'après s'être vengées des injustes usurpateurs...







## VI

Entre temps, mon père m'avait appris à lire et à écrire, j'avais huit ans. Me mettrait-on au collège? Ma mère y aurait peut-être consenti, encore qu'elle tint fort aux compliments que lui valaient, sur les allées Lafayette à l'heure de la musique, mes bou-

cles blondes et mon bel habit de velours. Mais mon père, qui n'avait rien appris au collège, en gardait des souvenirs moroses, presque cruels; il me le dépeignait comme une grande demeure sombre où, avant le matin, on est éveillé par un bruit terrible de tambour; où, rangés sur une seule ligne, les enfants prennent avec des doigts gourds de froid des morceaux de pain dur dans des corbeilles qu'on leur présente. Il fut décidé que je serais élevé chez nous. Recommandé par un professeur de la faculté de Toulouse, M. Firmin Tardieu, assez vieux déjà, médecin sans clientèle, s'installa au Château d'Ardoise pour faire mon éducation.





## VII

Cher brave cœur! bon monsieur Firmin! je lui ai dû une des grandes tristesses de ma vie, — non de ma vie enfantine, car il me fut si doux, si tendre, quand j'étais petit, — mais de ma vie d'homme déjà vieillissant.

Douze années d'existence commune, leçons, promenades, repas à la même table familiale, nos deux lits dans la même chambre, et tant de soin qu'il avait pris de ma faiblesse, et tant de caresses, et tant d'encouragements quand s'ouvrirent en moi les premières chimères de mes ambitions d'artiste, et tant de prématuré orgueil de ma gloire future, me laissaient, — même après tout un quart de siècle, — une si affectueuse, une si reconnaissante souvenance, que, l'an dernier, je voulus le revoir.

Il devait être bien vieux à présent ! du moins il ne mourrait pas avant que nous nous fussions embrassés encore. Je lui devais cette joie, et j'en avais besoin, moi aussi.

Je choisis pour aller lui faire visite dans la ville d'un département

méridional, où il achevait de vivre, le lendemain d'un jour où le succès d'un livre, — succès qui ressemblait à un commencement de gloire — me rendait moins indigne des espérances que, jadis, il avait conçues de son élève. Comme il serait heureux de m'accueillir, bien portant, presque riche, déjà célèbre! Des larmes me gonflaient les yeux, en la certitude de son ravissement et du mien.

Je partis sans le prévenir, pour lui faire une surprise.

Dix minutes après mon arrivée, je sortis de l'hôtel, en hâte; il me serait facile de trouver l'adresse de M. Firmin. Le hasard me servit. A peine dehors, j'aperçus, sous les arcades de la grande place où se tient le marché, mon maître qui marchait en musant, comme font les bonnes gens de province.



Bien qu'il eût singulièrement vieilli, — courbé, les yeux rouges, la barbe grise, — je n'eus pas un instant d'incertitude, et je courus à lui. « Monsieur Firmin ! Monsieur Firmin ! » Je ne lui sautai pas au cou, comme je me l'étais promis, parce que je crus qu'il ne me reconnaissait pas. Mais je lui tendais les mains, ardemment, joyeusement.

Il me regarda d'un air d'indifférence étonnée.

Allons, c'était vrai, il ne savait pas qui était là. Ah ! dame, je n'étais plus un jouvenceau à présent.

— C'est moi, vous savez bien... moi!...

Il me dit :

— Oui, oui, je sais...

Si, il m'avait reconnu. Il ajouta :

— Et... vous allez bien... vous allez bien, toujours ?

Il me serra la main, d'une étreinte nulle. Il souriait à peine, de ce sourire qu'on a pour un visiteur importun. Il dit encore .

— Madame votre mère, Monsieur votre père, ils se portent bien aussi ?...

J'avais reculé d'un pas. Il restait si loin de moi !

— Vous voilà donc par ici ? pour longtemps ? non, pour un jour ? Vous passez... bon, bon.

Et nous ne parlions plus.

Voilà ce que l'âge et le séjour dans la petite ville isolée, et le toujours pareil d'une vie sans espoir ni trouble avaient fait de ce brave homme si amical, si dévoué, qui m'aima tant. Il ébaucha un geste d'adieu et s'en alla.

Il musait sous les arcades. Il se retourna.

— A propos, si vous ne repartez

pas tout de suite, il faudra venir déjeuner avec moi, un de ces matins...

Et il traversa le marché, s'arrêtant quelques fois pour causer avec les marchandes assises sous leurs grands parapluies rouges. Je sentais du froid dans ma poitrine comme si, à la place du cœur, j'avais eu un morceau de glace.





## VIII

Mais il aima tendrement mon enfance, et, pauvre diable qui ne gagnait guère au Château d'Ardoise que le vivre et le coucher, je crois qu'il eût refusé une place bien plus avantageuse, pour continuer à m'instruire. Il m'apprit tout ce qu'il savait, — peu de

chose. Par bonheur, ancien élève des jésuites, il était assez bon latiniste. Je lui dois d'avoir compris et aimé, tout jeune encore, Horace, dont il s'extasiait, et Virgile, qu'il ne pouvait lire à haute voix sans pleurer de délice.

Cependant mon père, durant les premières semaines du séjour de M. Firmin, devint triste, avec des colères parfois. Sans doute il était jaloux de mon professeur, qui m'encourageait, me grondait, m'expliquait les choses, me donnait une âme. Ah! s'il n'avait pas été un ignorant, lui! s'il avait pu être mon maître! Du moins il apprendrait ce qu'on m'enseignait, afin d'être mêlé à moi, encore, dans les acquisitions de ma jeune intelligence. Monsieur Firmin eut deux élèves, papa et moi. Assis à côté l'un de l'autre, nous étudions la

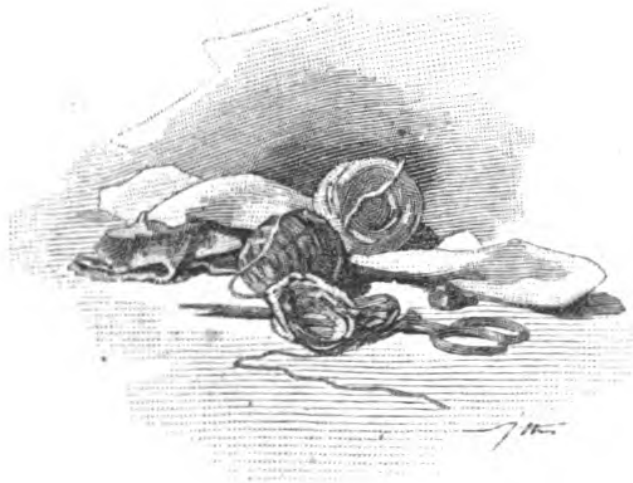
---

même leçon, nous faisons le même devoir. Monsieur Firmin, équitable, donnait les meilleures notes à celui qui avait le mieux travaillé. Mon père se rasséréna. Il avait dans les yeux un éclair de fierté quand j'avais fait moins de fautes que lui.

Et je grandissais, choyé. Je devais être quelque peu fat, des éloges de mon maître, de l'amour passionné et puéril de mon père, des enthousiasmes de maman qui racontait les ébahissements des bourgeoises sur les Allées, à la vue des boucles blondes qui coulaient sur la pélerine de mon balandrap. Oui, certainement, fat, et insupportable. Mais point méchant. En vérité, je ne crois pas que je fusse méchant. Et j'étais gai à cause des jeux, et du travail régulier ; et j'avais de bons sommeils, à poings fermés, sans

troubles, bien que j'eusse neuf ans déjà, des sommeils que le matin il fallait secouer pour me tirer du petit lit de fer aux rideaux blancs, où je ne rêvais pas.





## IX

Comme je venais d'avoir neuf ans, une chose arriva, très singulière, si singulière, que, même à cette heure de vieille expérience, de tant d'énigmes devinées et de trop de mystères dévoilés, elle m'apparait semblable à de l' inexplicable, à de l'inconnu ; après



m'avoir obligé au sourire, au haussement d'épaule, elle me retient en une rêverie étonnée, non sans mépris, non sans respect; il me semble y voir du bestial à la fois et du sacré; il me semble que je surprends l'inconscience, peut-être auguste, de l'Instinct...

Ce qui arriva, je vais le dire, simplement.

D'ordinaire, j'étudiais mes leçons dans le jardin; mais pour les jours de pluie ou de trop chaud soleil, j'avais, à côté de ma chambre, en face de la lingerie, une grande pièce de travail, où je répétais les mots en faisant les cent pas, à l'exemple de mon père, éternel marcheur.

Une fois, par une très pesante après-midi de juillet, l'envie me prit — je ne sais pourquoi — de ne point rester là. Je traversai le

corridor, j'entraï dans la lingerie.

Je n'y venais que fort rarement, pour porter quelque ordre de ma mère à la ravaudeuse qui travaillait là toute la semaine. Par quelle fantaisie allais-je, aujourd'hui, de ce côté, si délibérément, si directement ? Plus tard, en promenade avec mon chien Brillant, je l'ai vu bien des fois se hâter de la sorte, tout à coup, sans motif sensible pour moi, à cause sans doute d'une piste brusquement révélée à son flair...

Dans la lingerie, parmi la lourde blancheur des draps en piles carrées, les neigeuses avalanches de nappes, des chemises, des mouchoirs, déjà lavés, pas « lissés » encore, dans l'odorante humidité de toute cette toile fumante presque de soleil, Julienne était assise, du linge aux genoux, l'aiguille en main.



C'était la ravaudeuse, une fille de la campagne qui allait en journée; je l'avais rencontrée bien souvent, dans le couloir, sur les marches, sans faire attention à elle; j'avais seulement remarqué qu'elle était très grande, très grosse, et qu'elle soufflait en montant l'escalier.

Cette fois, arrêté, le dos à la porte refermée, les bras allongés, les paumes des mains au bois du vantail, je la regardais, fixement.

Entre une énorme chevelure toute rouge, nouée, roulée, entassée en bourres drues comme de la laine de moufflon, s'élargissait, s'enflait une violente face couleur de brique, le nez écrasé, la bouche en sang pareille à une tomate crevée; mais, sous le visage tout corrodé de soleil, le cou était d'une blancheur opaque de lait,





ressemblait à un tronc d'albâtre qui porterait une tête en terre cuite. La camisole d'indienne jaune à fleurs roses, mouillée de sueur, se distendait à déchirer les boutons sur la double énormité ferme de la gorge avançante, et la jupe sans dessous moulait les fortes cuisses, écartées comme par un bâillement de chaleur, les genoux larges, et de puissantes jambes, dont les pieds chaussés de laine bleue en de gros souliers noués de cordons posaient lourdement sur une chaufferette sans braise. Et toute elle, dans le soleil des quatre fenêtres, suait, luisait, brasillait et exhalait une odeur étrange, comme de linge mouillé, qui sèche, mais d'un linge moins bien lavé.

Aujourd'hui, voilà comment elle m'apparaît lorsque je repense à ce jour ancien. Alors, certainement.

je ne démêlai pas ainsi les détails de son aspect ; et je ne me souviens pas précisément qu'elle fût telle. Mais je la recompose selon l'impression que je dus subir pour que pût advenir ce qui advint. Et il me semble aussi que, en face de moi, petit monsieur malingre et joli, petite civilisation bien mise, elle devait être farouche, énorme, avec son air de belle bête qui fume au soleil, comme la chair sauvage de la Nature.

Elle s'était tournée vers moi ; ses mains, levées d'étonnement, ne retombèrent pas, l'aiguille entre deux doigts ; et elle me regardait, sans me sourire, sans me dire bonjour, la bouche, les yeux grand ouverts, toute écarquillée ; c'était sans doute l'intensité de mon attention qui l'immobilisait ainsi.

Je cessai de la regarder à la

face, toujours appuyé à la porte, les paumes au bois. Maintenant je considérais le gonflement, montant et descendant, de sa poitrine sous la camisole tendue.

Pourquoi ? je ne sais. Très nettement je me rappelle que je n'éprouvais rien, ni désir, ni effroi, ni plaisir, ni peine ; je faisais, sans pensée, quelque chose de nécessaire.

Et elle ne bougeait pas, les bras toujours levés, bombant, d'un souffle de fauve, ses mamelles.

Je me détachai du vantail, je marchai vers elle, — sans un motif dont ma mémoire ait gardé trace, — mais résolument, comme soumis à de l'insurmontable. Je fus tout près d'elle sans qu'elle eût remué. Petit, je sentis ses genoux à la hauteur de ma ceinture. Je regardais toujours, d'un œil



fixe, la camisole pleine. Je levai les mains, je défis un à un les boutons jusqu'au jupon. Sans hâte, méthodiquement, j'écartai, à droite, à gauche, l'étoffe. Julienne ne bougeait pas. Les deux seins apparurent, deux blancheurs énormes et dures, où perlait de la sueur, et qui érigeaient deux rudes pointes d'un rose noircissant. Je reculai d'un pas pour mieux voir ; puis, je me rapprochai, sans nul vouloir, et à chacun des seins, j'appliquai largement, solidement, chacune de mes petites mains aussi ouvertes que possible ; et, lui regardant la bouche, je restai debout devant elle, sans tressaillement et je ne disais rien, et je ne pensais à rien, et je n'éprouvais rien. C'était le fait sans nulle cause perceptible. Elle ne parlait pas non plus, ne bougeait pas non plus. J'avais toujours, — le

regard à la tomate crevée de sa bouche, — mes deux mains d'enfantelet sur sa vaste gorge. Pas d'autre mouvement que celui, très lent, en arrière, en avant, de mes bras pliés au coude, puis dépliés par l'égal va-et-vient de sa chair respirante. Je n'avais aucune joie.

Je suppose que je restai assez longtemps, — en cet accomplissement physique, en cette nullité de pensée, — les deux mains à ses seins.

Enfin je laissai choir mes bras. Je me détournai, je gagnai la porte, je sortis, je me retrouvai dans ma chambre de travail, je me remis à étudier mes leçons sans m'étonner de ce que j'avais fait, sans craindre que Julienne, dont l'inertie ne m'avait pas surpris, prévint mon père ou ma mère, — en un mot sans songer

à ce qui était arrivé. Je dinai de bel appétit. Je pris grand intérêt à des tours de cartes que papa m'enseignait, adroit prestidigitateur; et, jusqu'au plein jour, dans la chambre où j'avais mon petit lit en face du grand lit de M. Firmin, je dormis paisiblement. En m'éveillant, je ne me souvins pas d'avoir eu des rêves; non, je n'en avais pas eu.

Vers le milieu de l'après-midi, je m'interrompis de mes leçons pour aller dans la lingerie; tout eut lieu comme la veille. Plus d'une heure, sans parole de moi, sans parole de Julienne, j'écarquillai mes mains aux seins nus de la fille; puis, je me retirai. Huit jours, les choses se passèrent ainsi. Jamais je ne fis autre chose que ce que j'avais fait la première fois; et Julienne, obéissante, conserva la même impassibilité.

bilité. Le neuvième jour, je trouvai la lingerie vide. Julienne avait quitté le château, les ravaudages finis. Je n'en ressentis aucune déception. Et jamais elle n'y revint; je n'en eus pas de regrets. Rien ne me manquait, rien ne s'était passé. C'est seulement plus tard que je pris garde à cette aventure, un jour réécloso dans ma mémoire... Quand cela m'arriva, j'étais un enfant simple, gai, joueur, sans nul éveil d'adolescence.







## X

Ma petite âme, comme j'allais avoir treize ans, s'éveilla, et ce fut comme une aube dans du gris presque pas rose ; j'avais des tristesses avec très peu de lueurs. J'ai eu un matin mélancolique. Je ne m'intéressais plus aux jeux que m'enseignait mon père ; je

.....

ne savais jamais mes leçons ; je voulais être seul ; je restais des jours sans parler. La nuit, de son lit, M. Firmin me criait : « Vous ne dormez pas ? » ; il avait vu briller mes yeux. C'était vrai que je dormais très peu, non pas que je ressentisse quelque malaise physique, ni les troubles de la virilité prochaine. Non, mon être corporel était bien celui de l'enfant que j'étais ; et je n'avais pas chaud aux paumes ni aux tempes. Mais je pensais à des choses, des choses... je n'aurais pas su dire à quelles choses. Si, pourtant, il me semble, je voyais en un vague lointain d'ombre, des formes blanches qui allaient, revenaient, s'en allaient encore ; il y avait surtout, dans une nuit très noire, une procession de petites personnes tout de blanc habillées, comme des communiantes, qui marchaient







en levant des flambeaux de cire blanche; et c'était très doux, et cela me donnait envie de pleurer.

Le jour, je m'écartais vers le fond du jardin, ou sur le grand chemin devant la grille, long, long, qui avait l'air de s'en aller en voyage, que j'aurais voulu suivre; et, jusqu'alors presque totalement absorbé en l'éclosion de ma vitalité personnelle, je commençais à remarquer la vie des arbres, des fleurs, des herbes, des nuages, des rayons de soleil sur le sable de l'allée et sur la pelouse.

C'est de ce temps-là que date, très précis, très tendre aussi mon souvenir des lieux où nous habitons. J'aimais la façade peinte à l'huile, miroitante au jour; et le vaste parterre tout éblouissant de jacinthes, et le circulaire rayonnement des roses. Jusque-là

j'avais vu tout cela, sans m'en émouvoir, sans m'y mêler, sans y prendre plaisir ni peine. J'avais maintenant des enchantements pour une reine-marguerite qui venait de s'ouvrir; et je me rappelle que, grimpé sur un escabeau, je passai tout un jour à baiser une à une toutes les fleurs roses-blanches d'un pommier printanier.

Pourquoi fut-ce d'un pommier, non de quelque autre arbrisseau, que je baisai la fleur! Ma jeune destinée, déjà, pensait-elle aux petits pommiers en touffe, qui fleuriraient bientôt, de l'autre côté de la colline, sur la Côte Pavée, et, un jour, ne fleuriraient plus?...

Au fond de notre jardin, se dressait un cèdre du Liban, qui était très vaste. C'est drôle, ces arbres, vus du dehors, semblent extrême-

ment touffus, de verdure sombre ; au dedans, pas de verdure du tout ; il n'y a que de fortes branches noires, régulièrement espacées ; c'est commode pour monter, pour s'asseoir ; et ceux qui passent devant l'arbre ne vous voient pas à cause de la frondaison extérieure, enveloppante.

Souvent, furtivement échappé de la maison, je me hissai dans le cèdre, tout à fait jusqu'en haut ; je m'étendais sur les forts rameaux, et je restai là, caché, invisible, jusqu'au soir. La cloche du dîner sonnait, je ne bougeais pas ; on m'appelait, je ne répondais point ; mais, les pieds au tronc, la nuque à une branche, bercé dans le lent roulis de l'arbre, je regardais délicieusement, mélancoliquement aussi, à travers la cime verte, le lent glissement mystérieux des nuages dans le

profond du ciel, et l'éclosion des toutes petites étoiles, qui clignaient, en riant, ou en pleurant, je ne savais pas...

M. Firmin Tardieu, jugeant que des exercices violents seraient propres à secouer ces lenteurs, à me tirer de ces rêveries, conseilla à ma mère de me donner le goût de la chasse. On m'acheta un fusil. Mon chien Brillant fut dressé au rapport, je veux dire que dès qu'on jetait au loin quelque objet, il se précipitait, le saisissait dans sa gueule, et le rapportait avec des bonds joyeux, en frétilant de la queue.

Bientôt il prendrait ainsi les perdreaux ou les cailles que j'aurais tués... Non, je ne voulus pas chasser. J'avais maintenant une grande pitié des êtres et des choses. Je serai mort de chagrin d'avoir fait du mal à

un oiseau. Dans la haie, j'écartais des petites roses les épines ; il me semblait que ces pointes faisaient du mal aux fleurs.

J'allais par les champs, avec Brillant, mais je n'emportais pas mon fusil. Pour me divertir, surtout pour amuser mon chien, je jetais de temps en temps devant moi un léger jonc, à la petite pomme d'or, que ma mère m'avait donné aux étrennes. Mais souvent Brillant avait beau aboyer, sautant d'impatience, je ne lançais pas la canne... je n'entendais pas les abois... je songeais... Le long du fossé, j'allais en songeant, la tête baissée... déjà, parfois, des pensées se mouvaient en moi selon un rythme, rythme peu précis, pensées plus vagues encore...

On me laissait sortir seul, à la condition que je n'irais pas du

m'auraient ennuyé; dérobés, ils me charmèrent; *Télémaque* surtout m'enchantait.

Ce divin poème, amusant comme un conte, me pénétrait de ses délicatesses, de ses douceurs, de ses purs héroïsmes. Je l'avais toujours avec moi; dès que j'étais seul, je le lisais, et dix fois je relisais les mêmes pages. Si j'ai dans l'esprit un peu de rêve et beaucoup de tendresse pour la beauté, c'est à lui que je le dois, je le sens. J'ai eu cette chance d'avoir pour Mère l'Oie la muse Uranie, et Fénelon pour Perrault.

Ah! combien Ulysse avait eu tort de délaisser une personne aussi noble et aussi belle que Calypso, et qu'Eucharis était aimable. Oui, la Bonne Grâce elle-même; car, déjà, je savais un peu de grec. Et je ne pouvais

m'empêcher de penser qu'il n'y aurait pas eu grand mal si Mentor n'avait rencontré son élève que quelques jours plus tard, dans l'île de Chypre.

Est-ce que toutes les cités sont comme Chypre, pour les jeunes garçons qui s'y promènent seuls? Plus de cent fois, j'avais été à la ville. Mais l'idée que de ne pas être accompagné par mon père, ou par ma mère, ou par Monsieur Firmin Tardieu me ferait voir les choses d'une toute autre façon, s'imposait à moi, ne me quittait plus; et de la défense d'aller de ce côté-là, me naissait une irritation.

Oh! je n'étais pas assez naïf pour croire que la cité voisine avait des bois sacrés où se promènent des nymphes aux jambes nues; mais je pensais que, lorsqu'on est seul, on n'a pas l'air



d'un enfant, étant déjà grandelet,  
et l'on est regardé peut-être,  
doucement, par les jeunes per-  
sonnes qui passent...





## XI

Une fois, — c'était, je m'en souviens, un dimanche de mai, — après un long circuit à travers bois, blés et maïs, je repassai devant le Château d'Ardoise, mais très loin ; au-delà de la façade, je rejoignis la route, et de l'autre

côté de la colline commençai de descendre la Côte Pavée.

J'avais eu tant d'audace !

Oh ! certes, je n'irais pas dans la ville même, je ne désobéirais pas à ce point ; d'ailleurs le temps m'eût manqué. Quelle inquiétude de papa, quelles clameurs de maman, si, à l'heure du goûter, je n'avais pas été à la maison ! Mais, du moins, j'entreverrais la ville, au-delà du Canal, entre les grilles de l'octroi... la ville mystérieuse, pleine de l'avenir...

Je marchais sur la route descendante entre les maisonnettes à un seul étage. Mon chien gambadait autour de moi. Comme c'était dimanche, les gens de la banlieue, en beaux habits, se parlaient de fenêtre à fenêtre, ou causaient sur le pas des portes.

Je vis qu'on me regardait, ou je crus le voir.

Eh ! en effet, j'avais bien de quoi intéresser ces presque paysans. D'abord, j'étais le fils des gens riches qui habitaient le Château d'Ardoise, quelque chose comme un jeune seigneur ; puis, seigneur ou non, je savais que j'étais bien pris dans ma taille encore peu haute, que j'étais mis avec élégance, en un mot que j'avais assez bon air, avec mes cheveux blonds et mon teint de porcelaine diaphane, pour que ces villageois et ces villageoises prissent quelque plaisir à me considérer. Même j'étais porté à croire qu'ils m'admiraient de tout leur cœur, non sans quelque envie ; et, ma foi, ils n'avaient pas tort.

Donc je marchais, d'un pas gracieux, au milieu de la route, pour que, de tous les côtés, on put bien me voir ; mais je ne regar-

dais ni à droite, ni à gauche, dédaigneux, la tête un peu penchée sur mon épaule, souriant comme à quelque pensée heureuse et hautaine, — que ces gens-là n'auraient pas été capables d'avoir...

Je ne pus m'empêcher de rire. Je me souvenais que la Cadette, la femme de notre fermier, avait coutume de dire en parlant de moi : « Notre petit maître a l'air impertinent comme un page de Cour ! » C'était bien l'air que je devais avoir. Par instants, je flattai, d'une caresse condescendante, tout à fait noble, la tête de mon chien qui se dressait vers moi. « Bien ! bien ! à bas Brillant, à bas ! » Je parlais haut, pour qu'on entendit ma voix, une voix distinguée, sans accent, habituée à donner des ordres ; et je marchais avec plus de lenteur, — comme quelqu'un qui n'a rien à

faire, qui a tout son temps à lui, — pour qu'on me vît plus longtemps.

Déjà, je commençais à apercevoir, lointaines encore, les premières maisons de la ville. Pour changer de contenance, — car il ne fallait pas qu'on crût que je n'avais qu'une attitude, — et aussi par la fatuité de montrer comme j'avais bien dressé mon chien, je jetais devant moi le jonc à pomme d'or. La route formant dos d'âne, le poids de l'or, naturellement, entraînait la canne vers une maison tantôt à droite, tantôt à gauche. Brillant la saisissait tout de même, et, la tenant par le milieu avec ses dents, me la rapportait avec des gambades. Plusieurs fois, je recommençai ce jeu, qui, j'en étais convaincu, émerveillait tous les habitants de la Côte



Comme je venais de lancer la canne très loin, avec le plus de grâce que j'avais pu, sans m'inquiéter d'ailleurs de ce qui en adviendrait, j'entendis un cri plaintif, celui, eût-on dit, d'un enfant à qui l'on a fait du mal, et baissant le regard vers le bruit, je vis, à gauche, entre quatre petits arbres en fleur, une forme toute blanche, de mousseline empesée, qui remuait avec des secousses de sanglot, dans les bras d'une vieille femme en chapeau à coquelicots.

A ce moment, Brillant revenait en des sauts de triomphe, mais, avec la canne, il avait entre les dents un lambeau de mousseline arrachée.

Je compris tout : le poids de la pomme avait fait rouler le jonc jusque sur le bas de la jupe d'une jeune fille endimanchée, qui pre-

nait le frais devant sa porte avec sa mère, et mon chien avait saisi la robe avec la canne.

Maintenant, la pauvre fille se désolait à cause de sa toilette des grands jours déchirée, — une toilette qu'elle ne pourrait pas remplacer peut-être. Je me sentis si honteux, que, s'il y avait eu, de l'autre côté de la route, quelque fossé, je m'y serais allé cacher. Je pensai à faire mourir Brillant sous les coups! Cela n'eût servi à rien. Il fallait prendre un parti pourtant. Penaud, je m'approchai de ma victime, toute blanche, toujours pleurante dans les bras de sa maman.

— Oh! mademoiselle... mademoiselle... je suis... désolé... C'est de ma faute... quel malheur!... je suis...

Mais la mère, — sans doute elle savait qui j'étais, — fit contre



fortune bon cœur, voulant montrer à un fils de gens riches qu'elle n'en était pas à une robe près.

— Bon ! bon ! ne vous inquiétez pas... il n'y a pas grande perte. Voyons, Phénice, tu n'as pas honte de pleurnicher comme cela, à ton âge, à quinze ans, pour une déchirure... C'est encore comme un enfant, monsieur... ton père t'achètera une autre robe, voilà tout...

Cette promesse, — sur laquelle peut-être elle ne comptait guère, — ne consola qu'à demi la pleureuse qui continuait de sangloter.

Un vieux, en bourgeron bleu, survint, sortant de la maisonnette.

— Ta mère a raison. Voilà une grande affaire, pour te mettre dans ces états !

Et se tournant vers moi, en pouffant de rire :





— Qu'est-ce qu'elle dirait, hein, si votre chien lui avait emporté le mollet?

Pour moi, je ne savais ni que dire, ni que faire. Une seule pensée à peu près nette : je conterais la chose à mon père, il achèterait une robe, l'enverrait à cette pauvre petite... Oui, mais il faudrait avouer ma promenade du côté de la ville? J'étais aussi décontenancé, aussi perplexe que possible. Ah ! j'avais eu une belle idée de vouloir faire admirer les talents de mon chien. Ma foi, comme on ne faisait plus attention à moi, je bredouillai encore quelques paroles d'excuse, je saluai deux ou trois fois, gauchement, et je m'en retournai vers le château d'Ardoise, très vite.





## XII.

Avant de descendre de l'autre côté de la colline, je m'arrêtai, je regardai en arrière. Un peu lointaine, la maison était jolie, au soleil, couleur de lilas, avec des volets gris; entre les quatre houppes fleuries des pommiers, la robe frémissante était comme

une délicieuse blancheur de brume ensoleillée. Je regardais longtemps, je n'étais plus triste, j'étais charmé à cause de cette robe blanche, là-bas.

Je continuai mon chemin. Je regardai Brillant; il avait encore dans la gueule, avec le jonc, le lambeau de mousseline, — un lambeau de la robe de là-bas. Je n'avais pas vu du tout le visage de la petite demoiselle pleurante dans les bras de sa mère. Non, je ne l'avais pas vu. Je pris des dents de Brillant la légère et diaphane étoffe, je la pliai, la roulai doucement; je la mis sur ma poitrine, sous le velours de l'habit; il sortait de mon habit comme un bout d'aile de neige. Je marchais, les yeux baissés, étrangement ému; il me semblait que je sentais battre un doux oiseau blanc sur mon cœur battant.



### XIII

Et à cause de ce petit morceau de mousseline, je compris l'émotion de vivre. Il ne me quittait pas; tout le jour, je le gardais contre ma poitrine, sur la chair même, et, quand j'étais seul, je le tirais vite, je le baisais, par secousses éperdues, et le recachais.



J'avais peur qu'on ne me le volât. J'en faisais des jeux aussi. J'allais dans la grande allée cueillir des roses blanches ; caché derrière quelque arbre je les effeuillais dans la mousseline, puis, la tenant en l'air, pleine de feuilles de rose et allongée en forme de menu berceau, je la secouais vivement, à plusieurs reprises, sans la lâcher, — je n'aurais eu garde, — et j'avais un enchantement lorsque les roses blanches, un instant envolées et planantes, descendaient, se posaient sur moi.

La nuit, je ne m'endormais que très tard, dans le lit de fer, en face du lit de mon maître. Dès que celui-ci commençait à ronfler, — il laissait la bougie allumée, lorsque la servante avait oublié d'apporter la veilleuse, — je tirais mon trésor de dessous l'oreiller, et je regardais la lu-

mière à travers le tissu diaphane qui se dorait tout; c'était comme de l'idéal vu à travers l'illusion...

Pourquoi faisais-je ainsi? pourquoi aimais-je cette étoffe que mon chien avait arrachée d'une robe de jeune fille? était-ce donc qu'enfant encore, mais enfant qui va être homme, je l'aimais, elle, la jeune fille qui avait tant pleuré dans les bras de sa mère, que, j'avais fait pleurer, déjà? Je ne l'avais pas seulement vue... non, puisqu'elle ne s'était pas retournée. Et peut-être je n'aurais pas eu plaisir à la voir, laide ou déplaisante, comme sont beaucoup de filles de petits bourgeois. Vraiment, je ne songeais pas à elle, ou très rarement, pour me dire que j'aurai dû offrir, par politesse, quelque chose à la pauvre en échange de la toilette gâtée... Mais je n'y pensais pas avec ten-

dresse, je ne souhaitais pas de la revoir. Les soirs, par ce chaud printemps, je jetais en l'air le morceau de mousseline; il me semblait que c'était de lui que sortait le parfum des fleurs, et la tiédeur de la brise, et quand un rayon de lune le traversait, il était si pareil à la blancheur lunaire que l'on eût dit qu'il descendait du ciel avec elle...





#### XIV

Et des semaines s'étaient passées, des mois se passèrent. Je grandissais, je devenais un petit homme, — et le blanc lambeau se fanait. Comme une rose jaunissante, il semblait fané; il ne ressemblait plus du tout à la mousseline de toute la robe, si

.....

claire au soleil du chemin. Je ne sais pourquoi l'idée me vint qu'il était non pas sali, fripé comme l'eût été quelque autre étoffe, mais mort, ayant eu de la vie.

Derrière le grand cèdre où, naguère, j'étudiais mes leçons et rêvais mes premiers rêves, il y avait un tertre de gazon; j'y creusai un trou, étroit, pas profond, j'y mis le lambeau pâle, menu linceul sans cadavre, je le couvris de terre, et je plantai dans le tout petit tumulus une livide tulipe du tulipier, où il y eut mes larmes, avant la rosée du lendemain...

Et, alors, je me mis à songer à elle, à l'enfant dont j'avais déchiré la robe, à l'enfant que je n'avais pas vue...

Ce fut en moi, d'abord, comme une rêverie vague, mêlée aux souvenirs des leçons, au vent.

.....

au parfum du jardin, aux frémis-  
sants souvenirs de la mousseline  
au tombeau, et, enfin, une obses-  
sion, un besoin, anxieux, irrésis-  
tible de la voir, de la connaître.  
Non. De la reconnaître. Car il me  
semblait que je la reconnaîtrais...  
à cause de quelque ressemblance  
avec la blancheur de la robe.

En même temps, j'avais une  
appréhension étrange de sa pré-  
sence. Craignais-je quelque dés-  
illusion ? Pensais-je qu'elle ne  
serait pas aussi blanche ?... Non,  
si jeune, je n'avais pas la cou-  
tume des déceptions, et, partant,  
n'en pouvais avoir l'effroi. Sans  
doute ce qui bourrelait d'an-  
goisses mon petit cœur pué-  
ril, c'était l'épouvante, délicate-  
ment d'ailleurs, de quelque chose d'inconnu,  
d'inimaginé, qui se produirait,  
qui s'épanouirait. J'en étais à  
l'âge de l'inconscience encore,

qui déjà pressent, sans savoir quoi. J'avais éprouvé quelque chose d'analogue un matin que mon père me conduisit, lentement, lentement, à pas de loup, vers un arbuste exotique qu'il avait planté au fond du jardin, et dont, m'avait-il dit, la fleur, ce matin-là, la fleur rare, la fleur étrange, inouïe, éclorait tout à coup dès que nous serions là.

Cependant je voulais voir la petite jeune fille de la Côte Pavée, malgré la peur, ou à cause de la peur, et je résolus de me glisser vers elle, lentement, lentement, à pas de loup, comme nous avions fait vers l'éclosion de la fleur mystérieuse.

Si je pouvais l'apercevoir, sans qu'elle me vit, je serais moins effrayé, mon effroi ne s'augmentant pas de celui qu'elle aurait aussi, peut-être, à me voir...

Car cette pensée m'était venue qu'elle éprouvait à cause de moi ce que j'éprouvais à cause d'elle.

Et un matin, comme tout le monde dormait encore au château d'Ardoise, je sortis de ma chambre, de la maison, du jardin...

C'était, partout, sur le vert des jeunes maïs, et le remblai des fossés, et les champs de luzerne, et là-bas, les premiers toits de la ville, et ici, sur la route, le rose de l'aube frémissant dans l'haleine fraîche du matin, et il y avait des pépiements brefs de pinsons tra-



versant la buée matinale, éveillés avant tout le monde, comme moi.

Des deux côtés de la route descendante, les petites maisons basses, closes, avaient un encapuchonnement rose de solitude, de sommeil et de silence.

Et il y eut, dans un groupe de trois arbres autour d'un murmure renaissant de source, le dernier chant d'un rossignol.

Je me dis que sans doute la jeune fille de mousseline blanche dormait, elle aussi, — puisqu'il n'y avait que les oiseaux et moi d'éveillés, — dans la petite maison couleur de lilas, qui devait être, par ce matin, couleur de lilas rose...

Et c'était bien inutilement que je m'étais levé de si grand matin.

Je verrais la maison du moins, et les quatre pommiers fleuris,



SCURRY SC.

1

dont les rondes cimes ressemblaient à des houppes, les pommiers entre lesquels l'enfant avait pleuré, si blanche.

Et j'avancais, étouffant le bruit de mes pas, dans la silencieuse douceur matinale, comme on ne ferait pas de bruit dans une chambre déjà claire où le berceau dort encore.

Je la vis, la maison.

Non, ce que je vis, ce ne fut pas elle, mais, entre la soudaine ouverture d'une croisée, un visage enveloppé de blanc, levé vers une cage que deux mains, aux bras nus, accrochaient à l'un des volets !

Et je m'enfuis.

Je ne pus courir longtemps, les jambes me manquèrent, je tombai, en me retournant, sur les deux genoux, la tête basse, mais en biais vers la fenêtre où il y avait le

visage dans la roseur du matin ;  
je ne pensais pas, alors, qu'il  
ressemblait à la rose candeur de  
notre innocence.





## XV

Nous nous regardions.

Elle n'avait pas baissé les bras qui accrochaient la cage, elle n'avait pas penché plus avant son visage ; c'était à peine si toujours à genoux sur le chemin solitaire, j'avais levé un peu la tête... nous nous regardions. Il n'y avait

que nous de réveillés dans le pays, nous nous regardions, il n'y avait que nous de vivants dans le monde.

Je la voyais, je ne voyais pas comment elle était. C'est en me souvenant d'elle que je puis me faire une idée de ce qu'elle était. A ce moment, je n'éprouvais que le sentiment que je la voyais. Et je ne remarquais pas que sa petite figure ronde était un peu pâle, un peu triste, sous des bandeaux châains, et que ses lèvres étaient une petite rose pâle. Elle n'était peut-être pas très jolie. La maigreur nue de ses bras ressemblait à deux tiges d'arbrisseau frêle. Son épaule, grêle, sortait d'une chemise un peu jaune, elle portait un petit bonnet blanc, avec deux rubans de toile noués sous le menton. Vraiment, je sais à peine si elle était jolie. Je crois

.....

que je n'aurais pas été plus extasié si j'avais vu un ange ou une fée, et je pense qu'elle aussi, — elle devait m'avoir reconnu pourtant, parce qu'elle se rappelait l'aventure de la robe déchirée, et, parce que, fils des bourgeois du château, j'étais famenx dans toute la banlieue, — je pense qu'elle-même ne remarquait rien de ce que j'étais en effet. Sans doute, elle ne se demandait même pas pourquoi j'étais là, ce que je faisais là, pourquoi je tendais les bras vers elle; elle me regardait, voilà tout, immobile vers moi qui ne bougeais point; nous nous regardions.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi; il me semblait que la vie m'entraînait dans l'être... que je vivais pour la première fois, que désormais je vivrais éternellement à cause de

---



ce moment premier, ce fut comme la première minute d'une vie...

Un bruit de charrette qui descend grinça derrière moi. Avec l'absurde peur d'être surpris en faute, je me levai, je m'élançai. Mais, loin de m'échapper vers les champs, entre les basses demeures, ce fut vers sa maison que je courus, comme vers un asile.

Elle ne s'écarta pas de la croisée.

Je m'arrêtai, tout proche d'elle; elle ne s'éloigna pas, même elle se pencha vers moi un peu plus; elle avait l'air triste, peut-être avais-je l'air triste aussi, bien qu'une grandissante joie me gonflât tout le corps. Et là, devant sa croisée, j'attendais quelque chose; je ne savais pas ce que j'attendais; pourtant je savais bien qu'il allait se passer quel-

que chose d'extraordinaire, de prodigieux, de délicieux, comme l'épanouissement soudain de la fleur exotique.

Derrière moi, grinçaient les roues rapprochées.

Je me souviens que je voulais parler, mais je ne parlais pas, je remuais les lèvres seulement, et de mes yeux écarquillés j'aspirais son regard, attendant...

Un juron de charretier... on allait me surprendre... Alors, vivement, elle regarda autour d'elle, comme cherchant quelque chose... eut l'air fâché comme lorsqu'on n'a pas trouvé... leva tout à coup une main vers une plume d'oiseau accrochée à l'un des barreaux de la cage, (c'était une plume dorée de chardonneret) la saisit, la baisa, la jeta vers moi, tira très vite les battants des volets. La plume vola, comme un petit pa-

pillon d'or, elle planait, je sautai vers elle, je l'empoignai et je la portai à ma bouche, et, tout à coup, fou d'une joie jusqu'à cette heure inconnue, je m'enfuis (je faillis me faire écraser par la charrette descendante), je m'enfuis sans regarder en arrière, sautelant, riant, chantant toutes les chansons que je savais, et j'étais comme un jeune poulain fou qui gambade et hennit!





## XVI

Derrière moi, un bruit de pas qui courait. Je ne les écoutais pas, je chantais, toute une ivresse inconnue me jaillissait de tout l'être en je ne sais quelle clameur superbe comme un chant de victoire !

Mais je sentis une main sur mon épaule.

J'eus l'impression que l'on m'arrêtait à cause de quelque faute commise.

Je n'avais pas eu le droit peut-être de m'agenouiller sur la route, et de tendre les bras vers les bras qui levaient une cage et de recevoir le duvet envolé? Et je me mis à trembler de tous mes membres.

Je me rassurai vite.

Je connaissais cette grosse femme, jeune, fraîche, avec des coquelicots aux joues. C'était la femme du serrurier qui travaillait pour le château d'Ardoise. Comme son mari était très vieux, éreinté, cassé, avec l'air de rendre l'âme à chaque pas, c'était elle qui portait le sac plein d'outils quand il allait chez les pratiques; et, comme elle pleurait misère, je lui faisais donner des reliefs de cuisine. D'après ce que j'avais en-

tendu dire par les domestiques, elle n'avait pas une bonne réputation dans le pays. Mal vue, enfin pas convenable. Pourquoi? je ne savais pas. Elle était tout essouffée d'avoir couru, elle riait en me regardant, elle me dit :

« Oh! bien, vrai, en voilà un jeune coq qui chante de grand matin! »

Je ne compris pas du tout; pour un peu j'aurais cru qu'elle parlait de quelque coq s'égosillant en effet dans une ferme voisine.

« Et, — dit-elle, — alors, c'est pour mademoiselle Lambade que vous chantez, à ce que je vois? »

Mademoiselle Lambade? Je ne connaissais personne qu'on nommât ainsi, et puis, même connaissant cette personne, je n'aurais pas chanté pour elle.

— Oui, oui, la petite Phénice, la fille du marbrier. »



Je me souvins ! je me souvins !  
Phénice, c'était le nom de la  
jeune fille dont Brillant avait  
déchiré la robe, — de celle qui se  
penchait tout à l'heure entre les  
volets entr'ouverts.

La femme du serrurier éclata  
de rire. C'était probablement  
parce que j'avais eu un air tout  
drôle, en entendant ce nom.

Elle ajouta :

« Il ne faut pas rougir pour  
cela, (en effet, je devais avoir  
rougi ; je sentais du chaud me  
monter jusqu'aux oreilles !) et,  
vous savez, ce ne sera pas diffi-  
cile de causer avec elle, le soir,  
après que ses parents sont cou-  
chés, ou le matin avant qu'ils se  
lèvent. Son jardin derrière la  
maison touche mon jardin, il n'y  
a qu'un tout petit mur à sauter.

On est leste à votre âge, et, comme elle dort dans le sous-sol, comme la fenêtre de sa chambre donne sur l'allée... »

J'eus horreur de ce qu'elle disait... — l'horreur que l'on aurait d'une araignée qui vous monterait sur le corps; et je m'échappai. Je l'entendis qui riait encore, elle me jetait :

« A votre service ! Ce que j'en ferai ce sera pour vous être agréable. Et puis, ça m'amuse de venir en aide aux amoureux ! »

Amoureux ! elle avait dit : « amoureux ! » je jetai dans des gambades un cri de joie. Je comprenais tout ! je savais tout ! ce mot m'expliquait à moi-même, me révélait tout, et moi et la vie et le monde. Comment n'avais-je pas songé à cela plus tôt : oui,



oui, j'étais amoureux. Amoureux!  
Amoureux! et ma chanson vibrait,  
ma chanson de jeune coq, oui,  
vraiment, de jeune coq qui  
s'éveille!





## XVII

C'était vrai, j'aimais. Voilà, oui, j'aimais. Ah! mon Dieu, que c'était doux.

Ce qui est mélancolique, c'est que plus tard, quand on est vieux, ou quand on va l'être, on ne se souvient des amours premières que comme d'un séjour en des

limbes très lointaines ; on dirait de la blanche buée d'âme, là-bas, au fond du pressentiment d'être. Et l'on ignore *comment* on fut heureux. On est sûr qu'on l'a été, pourtant. Je me tourne, je m'efforce, je me tends vers ce vague, je tâche à ressaisir les impressions de jadis... Vraiment, c'est oublié, c'est fini, c'est mort. Mais comme je suis sûr d'avoir, en ces heures primitives, éprouvé plus de joie, vécu plus de vie, que j'en eus jamais, jamais, désormais... et tout de même, je me souviens, un peu... Tenez, on peut en rire : il me semble que mon cœur était comme un bol plein de lait et de sucre, — un bol que l'on avait mis à chauffer au bain-marie, et qui était délicieusement chaud, et qui se sentait sucré. Et, dans tout l'être il me répandait une douceur blanche, infinie...

Je voyais les choses comme je ne les avais jamais vues. Toute la nature se vivifiait, s'illuminait de mon amour; je la connaissais enfin, de me surprendre en elle: j'avais des fraternités avec le vent qui caresse et qui brûle, avec les fleurs qui s'ouvrent et qui brillent de joie.

Et j'étais joyeux, et j'étais bon, — avec des gambades. Je montai les escaliers quatre à quatre, je sautais au cou de mon père, je prenais à pleines mains la robe de maman, et j'en baisais la soie. J'avais des éclats de rire entre deux phrases de mes leçons « Pourquoi riez-vous? » me disait gravement M. Firmin. Je le trouvais bête de ne pas savoir, lui, pourquoi je riais; et je ne le savais pas moi-même. Mais j'étais si heureux! Le ravissement que doit donner aux oisillons le pre-

.....

mier vol hors du nid, je l'éprouvais, et dans le grand cèdre où je rêvais naguère, quand j'étais enfant, (je n'étais plus un enfant ! j'étais un homme ! puisque j'étais amoureux !) j'allais, venais, montais, descendais, follement, et ne restais jamais en place, et je sentais dans tous mes mouvements se trémousser une folie emportée d'écureuil !

D'ailleurs, — j'y pense avec étonnement — celle que j'aimais, Phénice Lambade, l'enfant à la robe déchirée, celle qui accrochait au volet la cage de son charbonneret, n'était presque pour rien dans mon étrange délice ; elle en était l'occasion, bien plutôt que l'objet. Je l'aimais... Mais, surtout, j'aimais ! C'était du sentiment qu'elle me causait, bien

plus que d'elle-même, que j'avais tout l'être enchanté. Et voici qu'elle aurait pu ne plus exister, je n'en aurais pas été moins heureux. Ce n'était pas un amour; c'était l'amour. Oh! Dieu! combien j'aimais. Et j'embrassais l'air qui passe.

Pourtant, tous les matins à présent, je sortais vers la ville, à travers champs, je descendais la Côte Pavée, je voyais la petite maison lilas, aux volets gris... et nous nous regardions, Phénice et moi...

Une fois il arriva qu'elle sortit très vite de sa maison, traversa le Verger Fleuri, s'engagea entre deux maisonnettes, me fit signe de la suivre. Nous fûmes seuls,

derrière les maisons, dans la  
longue venelle qui borde les  
jardinets de la Côte Pavée.





## XVIII

Dans la venelle, nous ne parlions pas, nous ne bougions pas, je croyais que mon cœur battant allait s'envoler de ma poitrine, comme un oiseau qui part. Je ne sais pas ce qui se passait en elle, elle devait ressentir comme moi tout l'épanouissement, avec toute



la peur d'éclorre. Nous baissions le front vers la terre. Je me rappelle qu'elle avait des bas blancs, dans des souliers vernis, découverts; elle avait mis ses plus beaux souliers, ceux du dimanche, ceux qu'elle mettait avec la robe que mon chien avait déchirée; et nous ne disions pas un mot, les yeux presque fermés.

Elle fit un mouvement, je m'élançai vers elle; ma main avait heurté sa main, du petit doigt je lui serrai le petit doigt. C'était sa peau qui touchait ma peau, je faillis mourir. Son petit doigt enlacé au mien, nous marchions, la tête basse, dans la venelle, le long des jardins endormis.

Il coulait en moi un ruissellement lent de douceur et de bien-être. J'étais comblé d'ivresse, à cause de ce petit doigt que je

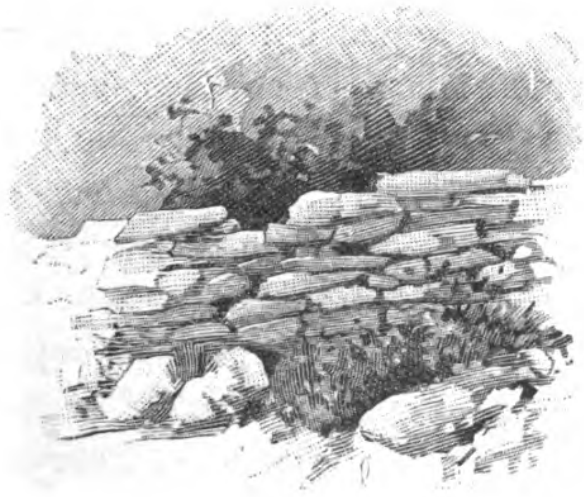
touchais. Ah! tant de formes depuis, nues et délirantes, m'ont brisé d'enchantement et d'extase! Je sais l'éblouissement de toutes les chairs contre toute la chair! Aucune nudité ne m'a valu le défaillant enivrement de ce tout petit peu de peau frôlant si peu de peau. Et je me mourais.

Mais nous ne parlions pas. Nous allions. Je considérais les petits cailloux. J'entendais le glissement de sa robe sur le cailloutis. Quand nous fûmes un peu loin, nous revînmes. Quand nous fûmes près de sa maison, nous nous mîmes à remonter le petit chemin. Nous revînmes encore, et nous remontâmes, et nous revînmes. Silencieusement, toujours. J'avais une seule pensée, c'est que cela aurait dû durer ainsi, éternellement. Si elle m'avait parlé, je me serais évanoui. Mon cœur

était si ouvert, si gonflé, qu'il m'emplissait tout. Nous allions, nous venions, les petits doigts mêlés, nous tenant tout l'être par ce peu de chair jointe; il y a des rois qui sont heureux, j'étais plus heureux que les rois.

A un clocher, l'heure sonna. Phénice s'enfuit, sans parole. Nous ne nous étions rien dit; tous les matins à la même heure, nous nous retrouvâmes dans la venelle, derrière les jardinets.





## XIX

Je m'en voulais de ne pas lui parler. « Je vous aime ! » Je ne lui avais pas encore dit ce mot. Nous étions, — comme on serait les deux branches d'un seul arbre, — les deux âmes d'un même amour ; et nous nous frôlions à peine, en silence, comme les

branches quand il n'y a pas de vent. Même je ne la connaissais pas. Non, véritablement, je ne savais pas comment elle était : elle était peut-être jolie... elle était peut-être laide... c'était une enfant que j'adorais, et que j'ignorais. Et j'avais une colère, grandissante, de ne pas m'avouer à elle, de ne pas me livrer à elle ; je désirais, avec plus d'ardeur que le son inconnu de sa voix, le son de la mienne, lui parlant d'amour.

C'était peut-être à cause du clair jour, et des vastes champs, que nous restions silencieux, si timides...

Je me souvins de l'offre que m'avait faite la femme du serrurier. Un petit mur bas séparait les deux jardinets. Entré par la maison du serrurier, la nuit, j'enjamberais facilement le mur ; et comme la fenêtre de la cham-

bre de Phénice donnait sur l'allée, nous pourrions, elle et moi, nous parler, elle, dans la maison, moi dans le jardin.

Mais, comme par un fait exprès, toutes les serrures fonctionnaient à merveille au château d'Ardoise. La femme du serrurier ne venait pas chez nous; je n'osais pas aller chez elle... Je tentai un coup d'audace! J'arrachai, avec un couteau, la serrure de notre cave; il fallut faire venir le serrurier.

— Madame, — dis-je dans le noir de l'escalier qui tourne et s'enfonce, — j'irai chez vous ce soir. Vous me laisserez entrer dans votre jardin.

Elle me dit que c'était dangereux, pour elle, si on venait à savoir sa complaisance. M. et Mme Lambade, le père et la mère de Phénice, étaient de pauvres gens,

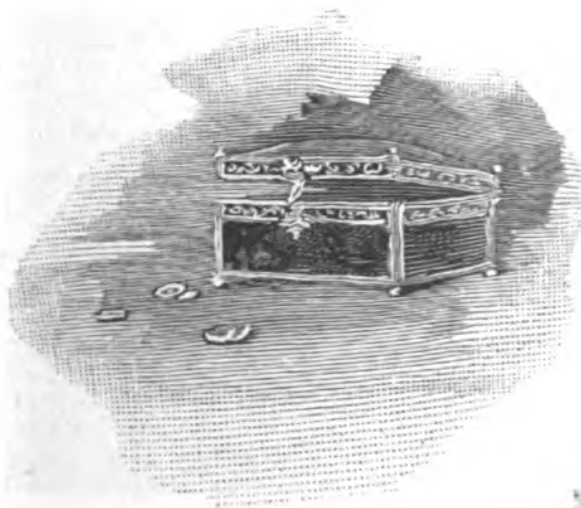
mais de braves gens, qui n'entendaient pas raillerie sur les choses de l'honneur. Ah! si j'avais été plus grand, un homme tout à fait, si j'avais pu épouser leur fille, ç'aurait été une autre affaire. Ils auraient été flattés, bien sûr, d'avoir pour gendre le jeune monsieur du château. Mais, une amourette, ils n'admettraient pas cela, « et je risque beaucoup ». Elle ajoutait que le père, marbrier de son état, avait toujours sous les mains de gros outils durs qui taillent la pierre, et il n'était pas commode; un mauvais coup est bien vite reçu. Enfin, elle termina en me demandant dix francs.

Dix francs ? Il me restait dix sous de mon dernier dimanche.

— Attendez! — dis-je.

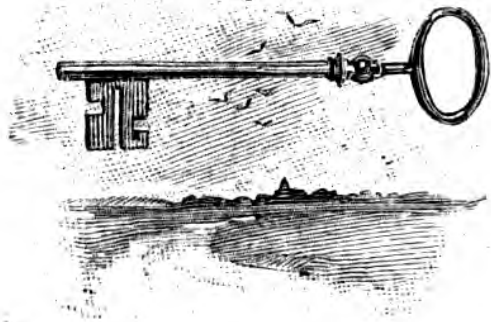
Justement ma mère n'était pas dans sa chambre. L'armoire à glace était entr'ouverte, je fouillai

vite dans la petite boîte de velours où on mettait l'argent ; je pris, au hasard, des pièces, deux ou trois. Je redescendis, une sueur froide aux tempes. Je lui donnai tout ; ce devait être trente ou quarante francs. Il fut convenu qu'elle m'attendrait devant sa porte, après minuit. Je tombai tout à coup, à peu près évanoui, sur l'escalier de pierre. D'effroi ? Parce que j'avais volé ? Non, parce que, cette nuit, j'entrerais dans le jardin, derrière la maison de Phénice.









## XX

Mais, s'esquiver, la nuit, s'esquiver de la chambre où M. Firmin dormait mal, du château plein de gens, du château partout fermé, portes et fenêtres, par ma mère qui, chaque soir, faisait sa ronde, verrouillait tout

et emportait les clés qu'elle mettait sous son oreiller?

Impossibilité...

Il fallait sortir cependant! puisque Phénice, prévenue, m'attendait, et qu'elle daignerait me regarder, me parler peut-être, jusqu'au jour.

Oui, il le fallait...

Je crois que par instants le hasard et les choses obéissent à la volonté fixe, acharnée, de l'homme, et même de l'enfant, car je réussis la plus inconcevable des évasions, si difficile qu'un Latude même aurait hésité à la tenter.

Je frémis encore du frisson qui me glaça si souvent, cette soirée, pendant le whist, pendant le thé...

Je regardais avec inquiétude les yeux de mes parents, de M. Firmin, de la domestique qui servait les gâteaux. Comme tout ce

monde avait l'air éveillé ! Il était pourtant dix heures, ils n'avaient pas l'air de songer à se mettre au lit. Et puis, le thé était très fort, plus fort qu'à l'ordinaire, comme par un fait exprès ; ils auraient le sommeil bien léger, s'ils s'endormaient...

Enfin ma mère se leva. C'était le moment de la clôture de chaque soir. Elle appela la domestique. Mais moi :

« Non, non, — dis-je en prenant une lampe, — j'irai avec toi, maman.

Car j'avais un projet.

— Viens, — dit ma mère.

Je me précipitai du salon dans le vestibule, je courus vers la porte par où j'avais prémédité de m'échapper.

— Ne va donc pas si vite, je n'y vois pas. »

Et ma mère me rejoignit. Mais quand elle fut près de moi,

j'avais déjà fait tourner deux ou trois fois la clé dans la serrure, qui grinça bruyamment. Puis, avec un « Voilà qui est fait ! » je tendis la clé à ma mère qui la prit.

— Tu as bien fait les deux tours !

Je faillis jurer que j'en avais fait trois ou quatre. La vérité, c'est que j'avais rouvert, sans bruit, après le bruit de la fermeture, et que, tout à l'heure, je n'aurais qu'à tirer la porte, pour passer, pour me glisser dehors.

Bon commencement ! Possibilité de fuite ! Le diable, c'était qu'il y avait au plafond une sonnette que le vantail en s'ouvrant ne manquait jamais de faire sonner, une sonnette violente, criarde, sonore comme une cloche d'église, et dont un seul tintement réveillerait toute la maisonnée endor-





mie. Comment obvier à ce péril ?  
Je ne savais... J'aviserais...

Ma mère, maintenant, fermait elle-même les autres portes, les volets, et elle emporta toutes les clés dans sa chambre, après avoir dit, selon son habitude de tous les soirs, que l'on ne saurait prendre trop de précautions à la campagne, qu'il y a de mauvais garnements qui rôdent pour piller les maisons ; mais, grâce à elle, grâce aux soins qu'elle prenait, il n'y avait rien à craindre, et personne ne pouvait entrer ni sortir. Je crois que je ne me serais pas tenu de rire si je n'avais tremblé de peur.

Et je me souviens...

Me voici dans ma chambre, couché en face de mon maître qui ne ronfle pas encore. La maison est silencieuse dans l'enveloppement terrible du vent d'au-



tan qui, au dehors, bat les persiennes, tord les arbres, froisse tumultueusement les feuillages. Ce sera effrayant, ce vent, sur la route. Mais il me sert. Son fracas couvrira, je l'espère, les bruits qu'il faudra bien que je fasse en m'échappant. Tendus, je ne bouge pas, j'attends que M. Firmin dorme, que tout le monde comme lui soit endormi, probablement, dans le château. A la pensée de mon audace, des prodiges qu'il faudra accomplir, j'ai la fièvre aux tempes, puis j'ai froid tout le long de mes reins... J'y sens comme de la glace qui fond.

M. Firmin ronfle !

Mais la veilleuse est allumée. Je n'ose pas me lever, m'habiller dans cette presque clarté. Que dirait mon maître si, ouvrant l'œil, il me voyait tout à coup

en train de me vêtir? Il faut souffler la veilleuse. Oui, mais si, justement, la disparition brusque de la lumière éveille M. Firmin? N'importe. Éteindre. Comment? La veilleuse est sur une petite table basse entre la fenêtre et le pied de mon lit, — assez loin de mon lit, pas très loin. Essayons. J'avance la tête; je suis à plat ventre; je rampe sur les draps. Sous mon effort, le petit sommier crie. Mon maître ne ronfle plus! Il s'éveille? non, le ronflement recommence. Je rampe encore; ma tête dépasse le fer du lit; je m'allonge au delà, je me tends vers le lumignon, j'amasse de l'haleine, je souffle. La flammèche a tressailli, ne s'est pas éteinte. Je m'avance encore; je souffle... Mais le poids de mon buste m'entraîne, je fais la culbute en renversant table et veil-

leuse dans un fracas couvert heureusement par une formidable et bruyante poussée de l'autan sur tous les volets qui craquent et les quatre girouettes qui grincent. Le tumulte s'apaise. M. Firmin ronfle toujours.

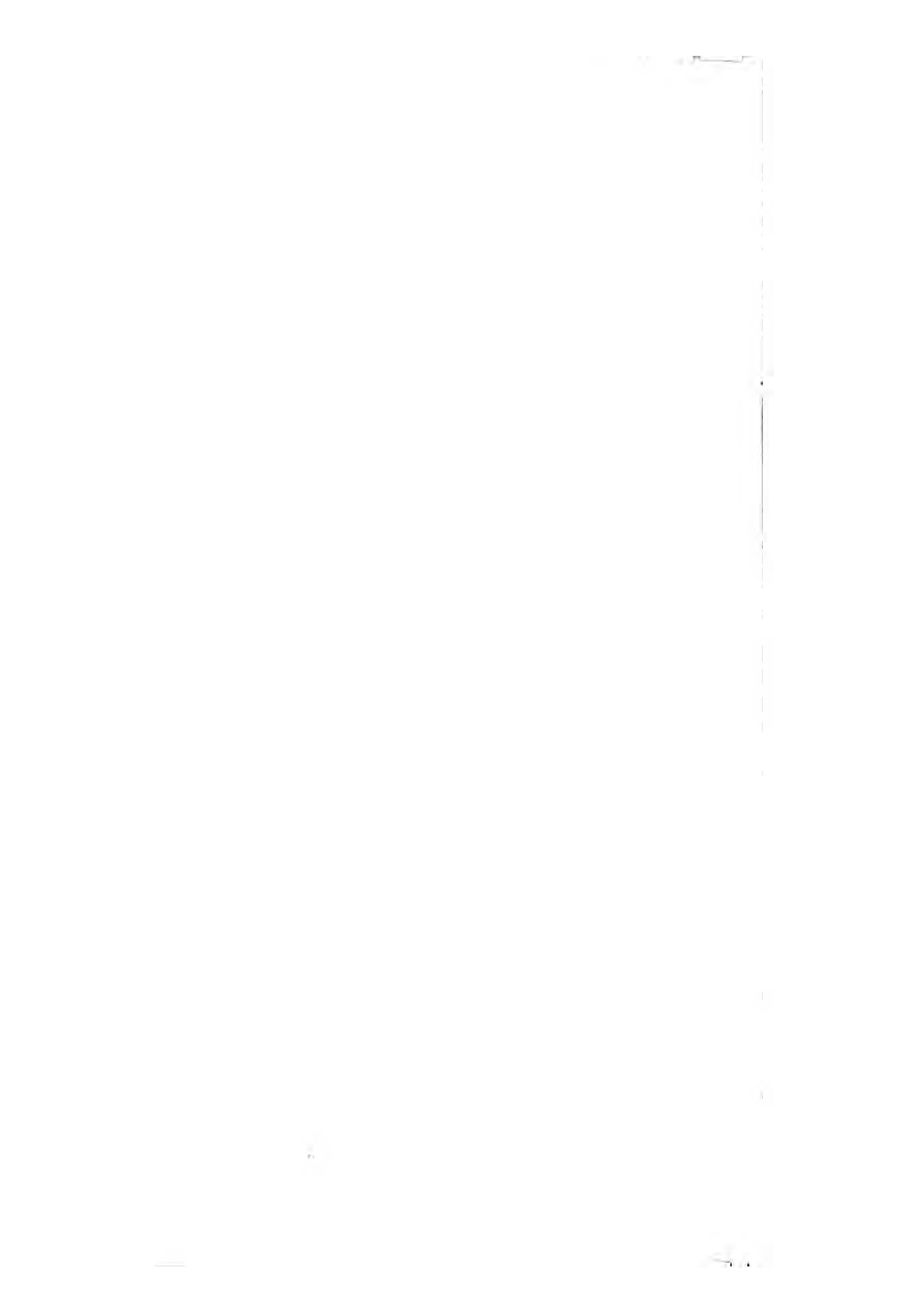
M'habiller, maintenant. A quatre pattes, sur le plancher, je regagne le devant du lit. Là, sur une chaise, j'ai placé mes vêtements ; je tâte ; je ne trouve pas la chaise, mes mains ne rencontrent pas le lit non plus. Je comprends : dans ma culbute et dans la nuit soudaine, s'est renversée l'orientation des choses, je suis perdu dans ma chambre. En marchant à quatre pattes, j'ai dû m'éloigner du lit, au lieu de m'en rapprocher. Je reste immobile. Si je me hasardais à avancer encore, qui sait où je me heurterais... peut-être au lit de mon maître ! Mais le

---

ronflement, en m'indiquant de quel côté il ne faut pas aller, me remet dans la bonne voie. J'ai trouvé ma veste, mon pantalon, mes souliers. Assis sur la descente de lit, je me glisse dans les étoffes, en retenant mon haleine, et je me dresse lentement, lentement. Je ne mettrai les souliers que quand je serai hors de la maison ; ils feraient du bruit sur le parquet de la chambre, sur les marches de l'escalier. Je les fourre dans mes poches. Je me dirige, les bras en avant, vers l'endroit où doit se trouver la porte. Mes paumes frôlent quelque chose de frais et de lisse : du verre. Je me suis encore trompé. C'est la fenêtre ! Mais c'est du moins un point de repère ; la porte se trouve juste en face. Je fais un demi-tour aussi précis que possible, et avec un silence de chat, — l'autan

a cessé de souffler ! on entendrait le moindre choc ! — je gagne l'autre côté de la pièce. Quelque chose roule sous mon pied et va tinter contre la plinthe. C'est la veilleuse de porcelaine que j'ai poussée. Je suis perdu, mon maître a dit mon nom ! « Qu'est-ce qu'il y a, hein ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne dormez pas ? » C'en est fait. Mais le péril exaspère mon ingéniosité. Dans un long, long bâillement, et sourd, et comme venant de dessous des draps entassés, je réponds : « Je.. je... dors... Je dors... Je sais... je sais mes leçons... » Mon maître s'est retourné dans un craquement de lit... Il ronfle ! Le succès m'encourage ! Je tends la main ; j'empoigne le bouton de la porte, je vais ouvrir et m'élancer... Non, attendons une bourrasque ! Elle souffle, elle fait rage. Je tourne,





j'ouvre, je suis dans le corridor, je ne referme pas la porte... j'ai un remords. Le moindre courant d'air donne à M. Firmin une crise rhumatismale. Pauvre homme ! qui dort si bien ! qui est si gentil de si bien dormir ! Je ne veux pas qu'il soit malade à cause de moi. Bien que le vent se taise, je ferme la porte, doucement, doucement. Puis mes pieds frôlent le tapis du couloir, car il y a un tapis, très épais, heureusement. Je puis passer sans bruit devant la chambre où sont couchés ma mère et mon père. Mais comme le cœur me bat ! Si elle allait s'entrebâiller, cette porte, si j'allais voir, tout à coup, papa blanc comme un revenant à cause de la chemise de nuit, et levant un bougeoir dans les ténèbres épouvantées ! Mais non... la solitude, l'ombre, tout va bien...



J'ai saisi la rampe, je descends. La maison est pleine partout d'un silence d'haleines endormies... Aïe ! j'ai frissonné des pieds à la tête, à cause d'un bruit sec qui se répand en ondes claires. Le talon d'un de mes souliers — je les ai mis dans les poches de ma veste — a heurté un des barreaux de l'escalier !... On va venir... me surprendre... me demander ce que je fais là, où je vais... Rien, tout dort. Je respire.

Sous mes plantes, le froid aigu de la mosaïque ! Je suis dans le vestibule ; et comme la grande porte n'est pas fermée, comme je l'ai laissée contre après l'illusion du double tour dans la serrure, je pourrai...

Mais la sonnette, la terrible sonnette ! Si peu qu'on le tire, le vantail ne peut pas ne pas la met-

tre en branle. Impossible de sortir autrement que par là, pourtant. Et le tintement sera tel que toute la maison s'éveillera, et que par les escaliers se précipiteront et le maître et les parents et les domestiques avec des cris et des lampes ; et, dehors, les aboiements des chiens éveillés par l'énorme bruit sèmeront l'alarme dans toute la contrée.

Que faire ?

J'ai la chance de rencontrer une chaise...

Cela me donne une idée.

Si, après avoir rapproché la chaise de la porte, je grimpe sur le siège, je pourrai peut-être atteindre jusqu'à la clochette, en saisir le battant, le maintenir immobile ; en même temps, de l'autre main, j'empoignerai le vantail de la porte, le ferai passer sous la clochette un peu haussée,

et silencieuse... Alors, redescendu, l'ouverture sera assez large pour que je m'esquive.

Mais il faudra laisser la porte grand ouverte, pour ne pas, au retour, faire sonner la sonnette. Si, voyant l'entrée offerte, et profitant de ce hasard, de mauvais rôdeurs pénétraient dans la maison, volaient, tuaient peut-être?... Je me sens sur le point de pleurer à la pensée que l'on ferait du mal à mon père, qui m'aime tant, que j'aime tant, à maman, à mon maître. Certainement, je ne sortirai pas, bien que, là-bas, dans le jardinet, Phénice...

Mais j'ai très vite une autre idée ! Debout sur la chaise, je déchire la doublure de ma veste, je remplis d'étoffe, très fortement, la sonnette : le battant ne pourra pas bouger, même sur le passage du vantail ; il me sera donc pos-

sible de rentrer silencieusement, sans avoir laissé l'ouverture béante.

Je saute de la chaise, — mes pieds sans chaussure ne font pas de bruit sur la mosaïque — j'ouvre la porte, je me glisse, je la tire tout contre, pour qu'elle semble close, — et, à peine dehors, le furieux autan m'enveloppe et m'emporte! Je tourne dans le vent comme une toupie sous des coups de fouet, le long de l'allée des roses, jusqu'à la grille.

Elle est fermée. N'importe. Par jeu, je l'ai vingt fois escaladée.

Me voilà de l'autre côté, sur la route, et comme la nuit est très claire, je me jette à travers les hautes moissons, pour que, des fenêtres du château, personne ne puisse m'apercevoir.

Et je cours, et je cours.

Mais, soudain, j'ai très peur. Je suis suivi d'un bruit terrible comme de toute une armée qui se précipiterait en entrechoquant des armes; et toute cette poursuite ne s'acharne qu'à moi seul. J'ai beau m'élancer, courir plus vite, courir à perdre le souffle, je la sens derrière moi, qui ne me lâche point, qui va m'atteindre. Il me semble que toutes les colères, que susciterait mon escapade connue, se sont faites cris, fureurs, menaces de gens armés, pour me reprendre, pour me remporter. Le bruit redouble, plus proche, non seulement derrière moi, mais à ma droite, à ma gauche, et devant moi; je suis frôlé, cerné, enlacé par le formidable bruit qui claque, grince et tonne. J'ai tellement peur, en fuite à travers l'étreinte, que, long-

temps, longtemps, je me précipite sans me rendre compte que je traverse un énorme champ de hauts maïs mûrs et secs, bouleversés par l'autan en fracas furieux d'armée.

Enfin, hors de la portée des fenêtres du château, j'ai rejoint la route. Les cailloux me déchirent les pieds. Je m'arrête un instant, je me chausse. Je reprends ma course, et voici que, tout étoilés de fleurs pâles et roses, les quatre petits pommiers du verger fleuri se balancent éperdûment, comme des perruques poudrées, sous le rythme furieux du vent...

La femme du serrurier me guettait, sur la porte de sa maison.

— Venez ! venez !

— Oui.

J'entre dans un bas couloir

obscur. Elle me prend par les mains et me guide.

-- Surtout, dans le jardin des Lambade, ne faites pas de bruit. Le père a le sommeil très léger, parce qu'il a toujours peur de ne pas être éveillé assez tôt pour aller à l'atelier de marbre. Et il a un fusil chargé dans sa chambre. S'il vous surprenait...

Nous sommes derrière la maison du serrurier. Je vois un mur très peu haut, en terre solidifiée de gros cailloux. Je l'enjambe : je me trouve dans un pauvre petit jardin, que fait tout noir l'ombre de la maison. Mais, dans le mur, très bas, une lueur. C'est la lampe de Phénice qui m'attend, qui ne s'est pas couchée. Je me jette du côté de la clarté. Elle est tout à fait au bas de la maison. On dirait que c'est une étoile qu'il y a dans la terre.



## XXI

Dans le jardinet, au-dessous des deux fenêtres du rez-de-chaussée un peu haut, s'ouvrait plus longue que large, comme un soupirail de cave, la baie, profonde de toute l'épaisseur du mur, et fermée à l'intérieur d'un vitrage, qui était l'unique croisée





de la chambrette de Phénice, chambrette presque souterraine : ce petit être du ciel logeait dans le sol; et un barreau de fer, noir et rouillé, scellé à ses deux extrémités dans la pierre, traversait verticalement la baie, laissant, à droite et à gauche trop peu d'intervalle pour qu'on pût passer la tête.

Chaque nuit, désormais, je vins m'agenouiller devant la petite fenêtre basse; et nous nous tenions les mains.

Ce que je disais, je ne sais plus. Plus hardi que le jour le long de la venelle, je hasardais des paroles, mais je ne sais plus lesquelles. Il me semblait que le bonheur dont m'enchantait l'union de nos mains m'entraînait dans le corps, me traversait le cœur, m'enflait la gorge, et que mes paroles, c'était ce bonheur, devenu

des mots. Et je ne savais pas plus ce que je disais, que les oiseaux sans doute ne savent ce qu'ils ramagent. Mais comme ils ramagent doucement et ardemment quand c'est leur temps d'aimer! Et sans doute je devais mêler à cette exhalaison sonore de ma joie des souvenirs de lectures, des réminiscences de leçons apprises. Ce devait être stupide. C'était exquis. Je sentais entre mes mains trembler en convulsions douces les chères mains de Phénice.

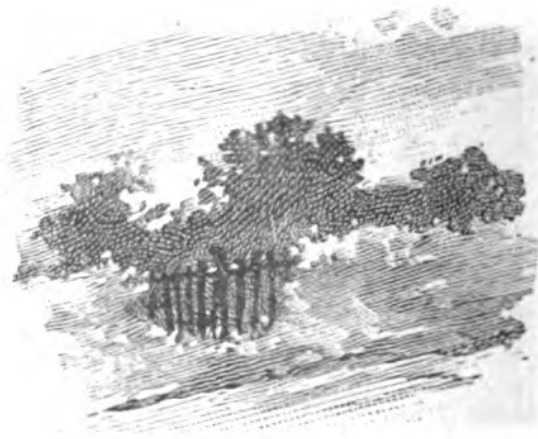
Mais elle, elle ne disait rien. Comme, par prudence, elle n'allumait plus sa lampe, elle était, de l'autre côté du mur, du silence de l'ombre. Ce silence vibrait, cette ombre frémissait. A cause de nos mains mêlées, à cause de nos souffles proches, à cause de mes paroles à voix basse, abondantes, ardentes, enveloppantes.

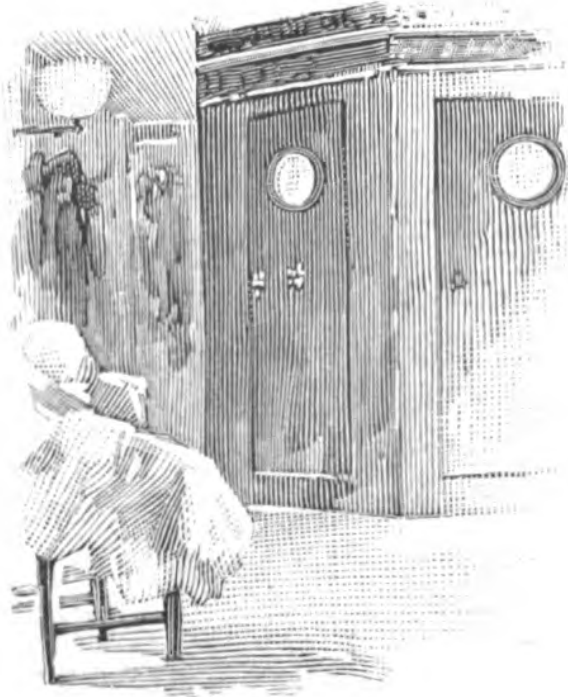
.....

elle était un tressaillement continu, qui secouait à la briser la fragilité de son adolescence. Alors, je ne prenais pas garde à cela, possédé tout entier par mon propre amour, absorbé en l'égoïsme de mon ravissement. A présent, je songe à ce qu'elle devait éprouver ; il me semble que je le devine, que je le sais. Ce devait être une délicieuse épouvante, avec l'impossibilité de s'y dérober tant elle était délicieuse. Elle ne pensait sans doute à rien, elle ne s'expliquait pas ce qui se passait, elle était là parce qu'elle n'avait pas la force de s'enfuir, et qu'elle s'y trouvait si bien, malgré l'effroi d'y être. M'aimait-elle, moi ? moi-même ? ou celui qui, tout en étant l'amour, aurait pu être un autre que moi ? M'avait-elle choisi, ou me subissait-elle ? Cédait-elle à un sentiment ou

à un vertige? Eh! comprenais-je moi-même ce que j'éprouvais en ces moments nocturnes, ne songeant pas que la fenêtre, au-dessus de ma tête, pouvait, à tout instant, s'ouvrir, que le père Lambade, me prenant pour quelque voleur, pouvait me tuer, à bout portant; oublieux du château, là-bas, laissé ouvert, de mes parents qui me cherchaient peut-être, oublieux de tout, — même d'elle, tant c'était surtout le délice de ma jeune virilité à peine éclosée, qui m'extasait et me pâmaît. Mais seule s'épanouissait la virilité tendre de mon âme. Nulle pensée de lèvres jointes, de corps mêlés. Jamais la réalisation précise de l'amour en désir! Et pas une fois je ne me suis dit que, là, si proche, il y avait dans la basse chambrette le lit de Phénice, le lit où elle s'était couchée

en m'attendant, où elle se recoucherait quand je serais parti. Je n'évoquai pas une seule fois le charme de la tenir, sans vêtements, toute, contre moi... Et nous étions deux enfants ingénus, qui se tenaient les mains, sans vouloir autre chose, pendant que la nuit douce enveloppait tout d'azur et de caresses d'étoiles, de pures caresses d'étoiles, jusqu'à l'heure où commençait de poindre à l'horizon, un peu d'aube rose, d'un rose si pâle, ingénu aussi.





## XX I

Mais les petits seins de Mlle Ollivier furent la cause d'un terrible malheur.

Qui était-ce, Mlle Ollivier ? la dugazon du Grand Théâtre.

On ne m'avait jamais mené au théâtre, parce que nous habitons un peu loin de la ville, et que la

rentrée, après une heure du matin, m'aurait empêché de me lever assez tôt pour faire mes devoirs. On ne se doutait guère de mes escapades nocturnes; on croyait que je dormais à poings fermés, me préparant au bon travail par le bon repos! Mais, comme je devenais un petit homme, enfin il fut inévitable de me donner quelques distractions convenables à mon âge; mes parents s'abonnèrent au Grand Théâtre.

Et la première fois que j'entrai dans la loge, — le spectacle déjà commencé, — je demeurai la bouche bée, les yeux écarquillés, non pas à cause de la rampe, du lustre et des décors, mais à cause de deux rondeurs lisses et blanches, qui montaient et descendaient hors d'un justaucorps cra-moisi, et qui étaient les seins de

Mlle Ollivier, dugazon ! Non, je ne m'attardai pas à considérer l'in vraisemblance qu'il y avait à ce que, habillée en page, c'est-à-dire figurant un jeune homme, elle montrât, mi-nue, cette gorge. Je m'éblouissais, voilà tout, de cette chair ronde et vivante, pas plus grosse que de belles pêches, mais si luisante, si grasse, si fraîche ! Et je sentis mes mains s'emplir, — elles auraient été juste grandes assez pour les tenir, réels, — de l'illusion de ces seins, tandis que mes yeux brûlaient sous mes paupières battantes, et qu'un flux de lourdeur, quelque chose comme une coulée de plomb, me glissait de la nuque, du cou, des épaules, le long du buste, jusqu'à m'alourdir étrangement les reins et les jambes qui ne pouvaient plus bouger. Et j'avais la gorge serrée, la bouche sèche, comme après qu'on aurait



mangé du feu. Seules, mes mains remuaient, en avant, pour prendre...

Après, il y eut la forte chanteuse (oh ! si forte, en effet !) et des danseuses en maillot rose, et d'autres dames en costume de toutes les couleurs, qui levaient des bras pareils à des branches de neige avec des nids dessous, noirs ou d'or ! mais je ne m'intéressai à rien, tant les petits seins gras de Mlle Ollivier m'avaient troublé, et, même absents, m'enchantaient.

Cette nuit-là, je n'allai pas dans le jardinet de Phénice. Je ne pus pas y aller, parce que ma mère, plus prompte que moi, avait fermé sans mon aide la grande porte du vestibule, et avait emporté la clé. Nul moyen d'évasion. Étais-je bien sûr que le hasard fût seul coupable ? N'avais-je

pas mis un peu de lenteur à devancer ma mère? N'avais-je pas fait exprès de me hâter si peu? Toute la nuit, sans sommeil, — à cause de mes sorties nocturnes qui m'avaient accoutumé à ne m'endormir que vers le jour? ou à cause d'un éblouissement gardé dans mes yeux, qui les tenait ouverts? — je revis le double globe de chair blanche. Et il me semblait qu'une défaillance dans une mort délicieuse devait suivre immédiatement la minute où l'on mettait ses mains, ou ses lèvres, — oh! sa bouche, là! — à ces blancheurs rosées. Et des images que je n'avais jamais conçues se formaient devant moi, déroulées de cette gorge. Aidé des gravures qui sont dans les livres, mon instinct, — pour la première fois, — faisait s'ébaucher tout le corps

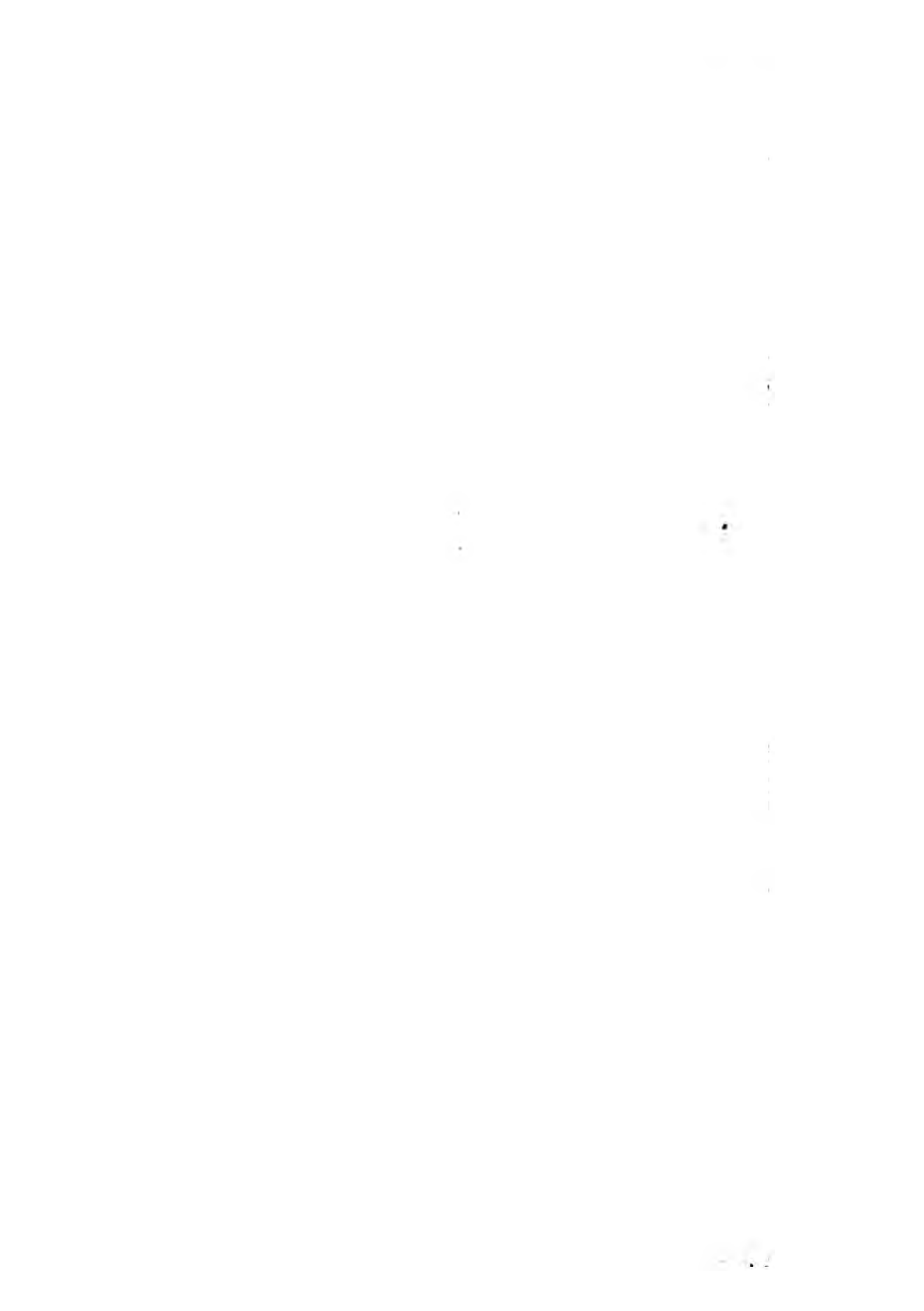
de la femme, continué, développé de ce peu de chair. Je conclusai, de la gorge de Mlle Ollivier, tout le mystérieux corps féminin, — autant que je l'osais, du moins ! car, à un point, plus mystérieux, plus obscur, presque terrible à force d'extrême, à force d'inconnu, une peur me garrottait, et, le front dans mes bras, je m'enfonçais la tête sous l'oreiller, pour ne pas songer à cela, pour ne pas voir cela ! Mon désir, le long des flancs, le long des bras, remontait aux petits seins enflés, moins périlleux, me semblait-il, moins interdits, comme plus familiers. Il ne me paraissait pas que ce fût vilain d'y songer. Le délice qu'ils promettaient n'était pas formidable, d'être moins imprévu. Inconscient, me souvenais-je des énormes tetons de Julienne, que pressèrent mes

mains puériles ? Mais jadis nul émoi, nul plaisir, pas même une transe. Maintenant toutes les jeunes furies du premier désir me fourmillaient aux pores ; et, brusquement tombé dans un sommeil de fièvre, je m'en éveillai, plus vite encore, avec un cri !

Je me montrai singulièrement subtil à découvrir tout ce qui concernait Mlle Ollivier, première dugazon du Grand Théâtre. La précision de mon désir impliquait un besoin de le satisfaire, qui fut demeuré vain s'il n'eût su où se prendre, et comment s'y prendre. Enfantelet

encore, il y eut pendant quelques jours en moi la méthode et les projets adroits d'un homme accoutumé aux aventures d'amour. Écoulant ce qu'on disait dans la loge de mes parents, où ma mère tenait un royal bureau d'esprit, guettant les conversations du couloir, près de la porte des coulisses (hélas ! que ne pouvais-je entrer sur le théâtre, où l'on voyait de plus près les menus seins ronds de Mlle Ollivier) je ne tardai pas à apprendre que cette jeune artiste jouissait de la plus exécration renommée et la méritait certainement. Il était avéré qu'elle ne se refusait à aucun des riches abonnés du théâtre, — de là d'heureux débuts au théâtre, malgré une voix dont les roulades ressemblaient à des cascades de citronnade, — et qu'il suffisait de quelque somme, ou





de quelque présent suffisamment magnifique pour être reçu chez elle le soir, et n'en sortir, que le matin, les mains pleines du souvenir de sa beauté. Ah ! les heureuses gens, ces abonnés. Au contraire, elle montrait la plus sévère vertu à l'égard de ceux qui ne la tentaient que d'amour et de caresses, et nul ne lui connaissait une tendre camaraderie ; même elle avait résisté au second ténor d'opéra-comique, jeune bellâtre aux dents éclatantes, qui avait un grain de beauté près de la lèvre.

N'y avait-il pas là de quoi me décourager ? car, enfin, ce n'était pas avec les deux francs par dimanche que me donnait mon père, depuis que j'avais passé quatorze ans...

Loin de renoncer à mon désir, je m'y obstinai, et, acceptant les



choses telles qu'elles étaient, me résignant à conquérir Mlle Ollivier par les seuls moyens que l'on y pût employer, j'employai de longs jours à de profondes machinations.

Je ne m'introduisais plus, les nuits, dans le petit jardinet de Phénice. La femme du serrurier, venue au château d'Ardoise sous le prétexte de demander s'il n'y avait pas quelque ouvrage pour son mari, m'avait pris à part, m'avait dit : « Elle pleure... » O méchanceté déjà de l'aimé qui n'aime pas ! « Elle pleure ? pauvre petite ! » et ce fut tout. J'avais revu entre mes cils battants la petite gorge ronde et drue de Mlle Ollivier.

Un présent, oui, c'était un présent qu'il fallait faire à la jolie du-gazon, un présent précieux, quelque bijou, d'une grande valeur.

Hélas ! quarante sous par semaine... Mais la volonté, c'est l'alchimiste qui fait de l'or, ou le voleur qui en prend.

Grâce à Dieu, je ne volai point. Je fis un emprunt, voilà tout. Sous le prétexte d'acheter pour la fête de mon père un rossignol vraiment prodigieux, qui chantait en cage mieux que toutes les philomèles des bois, et qui était à vendre chez un oiselier de la place Saint-Servais, je persuadai à M. Firmin, si peu riche pourtant, de me prêter quatre-vingts francs, quatre belles pièces d'or. C'était une somme ! Avec tant d'argent je pourrais certainement acheter un joyau qui éblouirait Mlle Ollivier. Quant à M. Firmin, je lui démontrai qu'il ne courait aucun risque, puisque, après la fête de mon père, je dirais à celui-ci que j'avais acheté l'oiseau, combien

je l'avais payé, et il me remettrait les quatre-vingts francs que je rendrais à M. Firmin. Oui, mais puisque je ne connaissais aucun rossignol à vendre, puisque je ne donnerais à mon père aucun oiseau pour sa fête?... Ma conscience n'était pas bien tranquille... Pourtant, je n'hésitai point... Il est vrai qu'avec les deux francs des dimanches je pourrais m'acquitter en quarante semaines...

Mais, l'argent, ce n'était point tout : il fallait faire l'emplette. Comment ? Jamais on ne me laissait sortir seul dans la ville, et il était bien peu probable, en outre, qu'un bijoutier consentit à vendre à un enfant un bijou de haut prix, de si haut prix ! Je triomphai aisément de ces menues difficultés. Une fois que ma mère rendait visite à l'une de ses amies, je sortis du salon sous

prétexte d'aller jouer dans la cour avec de jeunes camarades. En réalité, je me précipitai dans l'escalier, je gagnai la rue, je courus chez le bijoutier de maman, sous les arcades de la Grande-Place. Il me connaissait, et ne s'étonna qu'à demi d'un cadeau que je voulais faire à l'une de nos parentes. Il me conseilla un bracelet d'argent doré — c'était tout à fait comme de l'or — avec un grenat entre deux perles fausses. Oh ! qu'il était beau ! qu'il était rayonnant ! Il était bien certain que Mlle Ollivier ne pourrait pas résister à une telle splendeur. A vrai dire, quatre-vingt-dix francs. Une dette ! Tant pis. Je retournai chez l'amie de ma mère, avec le bracelet dans un écrin doublé de satin blanc, qui gonflait la poche de mon pantalon. Et toute la nuit, je rêvais que Mlle Ollivier, cou-

chée, sa petite gorge lui sautant de la chemise, me tendait son bras nu pour accepter le beau présent que je lui offrais à deux genoux.

Comme j'avais gardé l'habitude de m'aller promener tous les jours par la campagne avec mon chien Brillant, il ne me serait pas difficile de gagner la ville, en faisant un long détour ; et trois heures d'absence, pas trop invraisemblables, me seraient suffisantes pour aller chez Mlle Ollivier, — je m'étais informé chez le concierge du théâtre, elle logeait rue du Coing, n° 36, au-dessus du pâtissier, — et pour obtenir la récompense de ma générosité. Pas une minute la pensée ne me vint que j'étais bien petit pour une telle aventure. En vérité, s'ils étaient vieux, ils n'étaient point jolis du tout, les abonnés

du Grand Théâtre, et il me semblait que, en dépit de mes quatorze ans à peine sonnés, je les valais bien avec mon teint de lait transparent où aurait fondu une fraise, et ma chevelure en boucles d'or. Il faudrait que Mlle Ollivier fut bien dégoûtée...  
Petit fat !

Une chose me gênait : l'habillement. Mon balandrap, de velours bleu, avec sa pèlerine, — le pantalon, lui, aurait pu aller, quoique de drap blanc, — avait plutôt l'air d'un travestissement de gamin que d'un habit de jeune monsieur ; et surtout la casquette, avec la plume d'oiseau, était d'un enfantillage insupportable. D'ailleurs, je n'avais aucun prétexte pour m'habiller si élégamment, pour mettre mon costume des grands jours, lorsqu'il ne s'agissait que de ma promenade

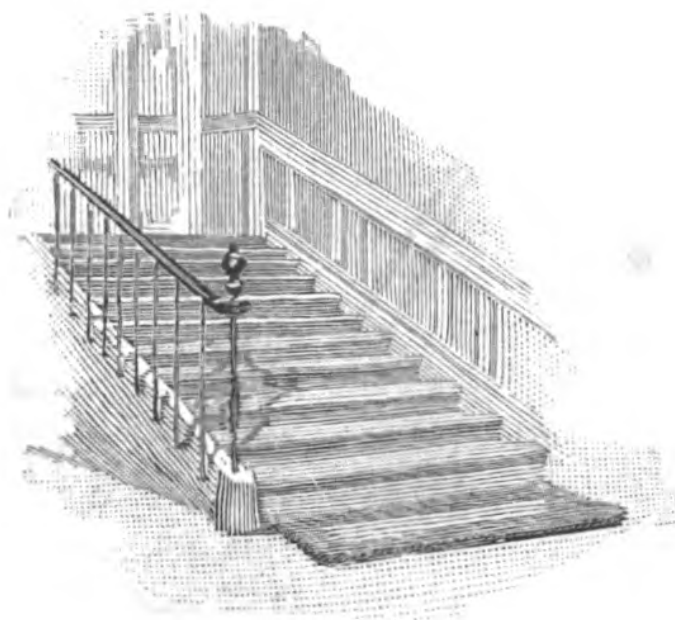
quotidienne à travers champs. Mon ingéniosité fut extrême, comme la difficulté ! Il valait mieux être moins bien mis, pensai-je, et plus virilement habillé. Dans la garde-robe de mon professeur, je dérobai un gilet de nankin, étréci enfin par d'innombrables lavages, et un veston de chasse en drap marron à côtes. Le gilet, certes, me descendrait jusqu'à mi-ventre, et le veston flotterait autour de ma maigre adolescence comme un drapeau que le vent agite autour de la hampe ; inconvénients auxquels on pouvait remédier. Enfermé dans ma chambre de travail, je retroussai en dedans le bas du gilet, que j'assujettis par de fortes épingles ; et je fis un pli dans le dos du veston. L'étoffe, à vrai dire, me faisait comme une bosse entre les épaules. N'importe, j'aurais l'air d'un bossu,

mais d'un bossu habillé comme un homme. La question de la coiffure fut encore plus grave à résoudre. Mon ambition tendait vers un chapeau haut de forme ! Mais les chapeaux de M. Firmin, qui avait une énorme tête, me descendaient jusqu'aux épaules, et ceux de mon père, à cause de son mince crâne pointu, n'entraient pas du tout, et, sur ma tête chevelue d'or, ils avaient l'air de ces tout petits couvre-chefs plantés de côté sur la perruque des singes dans les baraques foraines. Je fus tiré d'embarras par la découverte, dans le coffre de l'antichambre, d'un béret rouge, assez propre, qui avait dû servir à quelque valet venu du pays basque. Sans doute, un béret n'est pas une coiffure de cérémonie ; mais, enfin, celui-ci semblerait moins pué-  
ril



qu'une casquette à plume ; et même il me donnerait peut-être, sur la veste de velours marron, l'air de quelque jeune gentillâtre forestier, grand chasseur et grand coureur des bois, qui, non sans impertinence, a gardé son accoutrement coutumier pour faire visite à une comédienne, personne fort jolie, mais personne de peu, à tout prendre !





### XXIII

Ce fut un mardi de septembre, — une lettre avait prévenu Mlle Ollivier qu'elle recevrait ce jour-là la visite de l'un de ses admirateurs — ce fut, dis-je, un mardi de septembre, vers une heure de l'après-midi, que je sortis du château d'Ardoise, ayant sous ma

blouse, en un paquet aussi plat que possible, mes vêtements d'escapade. Un peu loin de la demeure, dans une route creuse où ne passait personne, je me vêtis à la hâte, et, ma blouse, que, je reprendrais au retour, cachée derrière un buisson de chardons en fleur, je courus vers la ville, flottant, malgré le pli, dans le veston qui me faisait bossu, mais le béret, très crânement, sur l'oreille. De temps à autre, je tâtais l'écrin dans ma poche.

Il fallut passer devant la maison de Phénice, devant le Verger-Fleuri. La maison avait ses fenêtres closes, mélancoliquement, comme des yeux tristes qui dorment, et il me sembla que les petites fleurs pâles et roses des quatre touffes remuées se penchaient vers moi, voulaient me dire, dans leurs murmures de

fleurs, des choses, des choses plaintives. Je m'étais arrêté, je les regardais. L'une d'elles, sous le vent, s'effeuilla, pleurant des pétales. Oui, ce serait bientôt l'automne, il ne serait pas toujours fleuri, le Verger... Mais je revis les clairs seins si frais de Mlle Ollivier, et je suivis mon chemin, hardiment, comme un jeune page de guerre vers sa première victoire !

Je tremblais comme la feuille.

Je n'oserais jamais monter l'escalier de cette terrible maison ! Mon beau courage, au bord de l'action, s'était cassé tout à coup comme une branche sèche, et je n'avais qu'une envie, m'enfuir !

Heureusement, il y avait le

pâtissier. J'entrai. Je bus deux verres de madère. J'avais les yeux chauds, — ma bouche oserait des éloquences! Quatre à quatre j'enjambai les marches et je tendis ma main vers le cordon de la sonnette.

Ma main retomba, ballante. Une sueur froide me glissait de la nuque le long des reins; j'entendais claquer mes dents.

Oh! mon Dieu, si Mlle Ollivier venait ouvrir elle-même! Elle avait peut-être éloigné ses domestiques à cause de la visite annoncée. Qu'est-ce que je dirais? Qu'est-ce que je ferais? Si j'allais empoigner la rampe, et m'échapper, sans me retourner? Pour le moins, je balbutierais, j'aurais l'air d'un enfant timide...

D'un enfant!

Je jetai un juron que j'avais retenu de mon maître! Et le bruit



TAYLOR INBT  
-OXFORD-



brutal de la sonnette emplît toute la maison. Un enfant ! ah ! bien on verrait si j'étais un enfant...

Pourtant j'aurais bien voulu que Mlle Ollivier fût sortie, malgré la lettre, que la porte ne s'ouvrit point...

J'eus le temps de me remettre. Une domestique, l'air d'une vieille, renfrognée, m'introduisit dans une antichambre presque vide, carrelée. Pas de luxe. Une jeune servante, avec un air pimpant de soubrette, une pièce avec des soies et des fanfreluches multicolores, m'auraient comblé d'épouvante, m'auraient charmé pourtant. Je repris quelque aplomb, et, un poing sur la hanche, j'affirmai que j'étais attendu.

Alors, la vieille, se tournant vers une porte entrebâillée :

« Amandine, c'est quelqu'un pour toi.



— Qui ça? — cria une voix claire.

— Un petit bonhomme. »

Je grandis de deux pouces, dressé sur la pointe de mes bottines!

« De quelle part? — reprit la voix.

— De ma part! » dis-je.

Et je me précipitai dans la chambre voisine, qui me parut toute de soleil et d'or, où une femme, sous de longs cheveux tombants, sortait du bain, les jambes encore dans la baignoire! Je crus que de la flamme de mille couleurs m'entraîna dans les yeux, dans la bouche, m'envahissait tout le corps. Puis, je ne vis plus qu'une blancheur pareille à une statue de marbre, parce que la femme s'était à la hâte enveloppée d'un peignoir.

« Eh bien! vous n'êtes pas gêné,

mon petit? Es-tu folle, toi, maman, de laisser entrer quand je sors de l'eau! Enfin, ça ne fait rien, c'est tout jeune, et ça n'a rien vu. Allons, vous, parlez, qu'est-ce que vous voulez? »

Je haletai, je me détournai, elle me prit par une épaule.

« Voyons, est-ce que vous êtes muet? Je vous demande ce que vous me voulez? »

Le geste de me prendre par l'épaule avait écarté le peignoir. Je voyais du rose pâle et si lisse, et les petits seins nus, moins hauts, si jolis pourtant, avec deux points un peu sombres. Je sentais mes lèvres battre et claquer, mouillées.. Je ne pouvais pas parler. Je ne pouvais plus bouger. Je me souviens que, d'un instinct de politesse, comme quand j'allais en visite avec maman, j'ôtai mon béret, puis,

le tenant d'une main, je tendis de l'autre l'écrin, brusquement!

Mlle Ollivier sourit.

« Ah! bon! — dit-elle, — vous êtes un commis du bijoutier. Bien. De quelle part venez-vous?

Je répétais, en bégayant :

— De... ma... de... ma... ma... part... »

Et j'avais ouvert l'écrin. Le bracelet d'argent doré luisait, avec le grenat entre les deux perles fausses.

D'abord Mlle Ollivier parut stupéfaite, elle me considérait, elle considérait de tout près le bijou, et elle avait, avec un rire déjà, les yeux écarquillés et la bouche grand ouverte.

Puis, tout à coup, pouffant :

« Mère! mère! Hortense! Camille! Madame Plançou! »

Et d'une autre pièce sortirent en tumulte, des cartes dans les

mains, des femmes, des jeunes des vieilles, les unes en chapeau, les autres cheveux nus, disant : « Qnoi! quoi? eh! bien, quoi? qu'est-ce que tu as! qu'est-ce qui arrive? »

Mlle Ollivier, les poings aux hanches, le peignoir béant, tout son jeune corps offert en une divulgation des plus extrêmes mystères, se tordait de rire.

« Non! vrai! j'en mourrais! ce petit! vous voyez! ce petit! ça n'a pas douze ans! (elle mentait! j'en avais plus de quatorze!) et c'est amoureux de moi, ça m'apporte des bijoux! (elle prit le bracelet, elle le montra aux autres!) du toc, d'ailleurs! tu as volé ça à ta maman, petit? Mais, je ne suis plus d'âge à faire l'amour dans un berceau. Non, vrai, il n'y a plus d'enfants. »

Et toutes ces femmes riaient, et

je fondis en larmes, et je m'enfuis, et en bas, je fus si faible, ne pouvant faire un pas de plus, que le pâtissier dut me recueillir. Quand je revins à moi, sur une chaise, je me remis à pleurer, à pleurer, et j'étais sûr que, là-haut, elles riaient encore, toutes ces femmes.





## XXIV

Je m'en allais. Je ne pleurais plus. Mais, en marchant, je tenais mes yeux baissés, ne regardant que les pavés, tant j'avais honte.

Quel accueil ! on m'avait traité comme un enfant, moi qui pourtant avais apporté un bijou, comme un homme. C'était peut-

être à cause des habits dérobés, qui m'allaient mal, et du béret, qui devait me donner l'air d'un paysan ? non, non, ce n'était pas pour ces choses. J'avais beau vouloir imaginer des prétextes à ma déconvenue. On m'avait trouvé trop petit, voilà tout. Hélas ! c'était bien vrai que je n'étais pas un géant. Mais, enfin, j'aurais quinze ans, dans sept ou huit mois ; si près d'avoir quinze ans, on n'est plus un gamin ; et cette Mademoiselle Ollivier était une sotte ! Et ses amies étaient des sottes ! Je me vengerais d'elle ! je me moquerais d'elles ! je me promènerais sous leurs fenêtres avec une belle personne au bras, — quelle femme, je ne savais pas ! mais elle serait bien plus jolie qu'elles, — afin de leur montrer que je « n'attendais pas après elles » pour être aimé. A vrai

dire, il me faudrait la choisir pas trop grande, celle qui m'aiderait à la vengeance, parce que ce serait un peu humiliant si elle me dépassait le front de toute la tête... Mais, peu haute, elle ne serait pas moins charmante, et les autres bisqueraient joliment. Je me redressais en pensant de la sorte ! Mais je courbai vite le front, je m'étais vu dans la glace d'un magasin.... Je n'avais pas l'air d'un homme. Quelle idée aussi avait ma mère de ne pas me faire couper les cheveux ! Avec ces longues boucles blondes je ressemblais à une fillette... Mon humiliation enrageait.

Comme, d'ordinaire, je ne venais à la ville et n'en revenais qu'en voiture, je connaissais mal les rues qui ramènent à la banlieue, et j'avais eu la fierté de ne pas



demander mon chemin; de sorte que je m'étais égaré. Après les vastes places et les larges rues des grands quartiers, voici des ruelles étroites, des carrefours; et il ne passait presque personne. De rares boutiques : petits cafés aux vitrages aveuglés de cotonnade rouge, petites fruiteries, petites merceries, qui étaient presque fermées, comme si elles n'espéraient aucun chaland. Je voyais aussi, çà et là, des maisons basses aux volets hermétiquement clos. Et il y avait dans la solitude je ne sais quel silence où mes pas sonnaient étrangement, et du mystère, qui me faisait presque peur, — qui me fit peur tout à fait. Il me semblait que je n'aurais pas dû être là. Si quelqu'un avait passé, je lui aurais demandé mon chemin, malgré la honte de l'ignorer, d'être quelqu'un de

perdu comme le Petit Poucet. Pourtant je n'osais pas me hâter, de peur de me perdre plus encore, et j'avais cette vergogne d'être un pauvre enfantelet qui ignore où il va. Les grandes personnes, elles, savent par où il faut passer pour retourner chez elles; Mlle Ollivier n'avait pas eu tort de se moquer de moi...

« Eh! eh! moussu! »

Je me retournai. Celle qui m'avait parlé était une grosse femme en camisole; au rez-de-chaussée d'une maison, elle se penchait en avant de la croisée; toutes les autres fenêtres étaient closes de volets verts, d'un vert violent. Cette femme avait de grasses joues avec du rouge, qui n'était pas le rouge du sang; c'était comme si on lui avait écrasé de la brique sur les joues; de la chair bombait hors de la camisole mal boutonnée.

« Eh, bé! Eh, bé? Tu ne réponds pas, moussu! »

Je m'arrêtai, je la regardai, je détournai très vite les yeux après avoir, en un frisson de tout moi, reconnu dans l'intervalle de la camisole les seins énormes de Julienne et les menus seins de Mlle Ollivier. Je tremblais! D'ailleurs, j'étais très flatté parce qu'elle m'avait appelé « Moussu ». Ah! ah! on pouvait donc me prendre pour un Monsieur. Mais je me sentais plein d'épouvante. Un soupçon de ce que pouvait, de ce que devait être cette grosse femme me faisait venir partout des gouttes de sueur froide, et j'avais du dégoût comme un enfant gourmand devant une bouillie fétide qui ressemblerait pourtant à la soupe qu'il aime. Je balbutiai :

« Madame...

— Allons, décide-toi, — dit-elle, — la porte n'est pas fermée. »

Elle ajouta d'autres paroles étranges, comprises cependant. Et ce fut alors un orgueil éperdu qui me souleva et me gonfla ! oui, un homme, pour cette femme ! j'étais un homme ! et je n'avais qu'à vouloir, pour connaître et posséder tous les mystères que m'avait à demi révélés Mlle Olivier sortant du bain.

« Tu n'as peut-être pas d'argent ? » dit-elle.

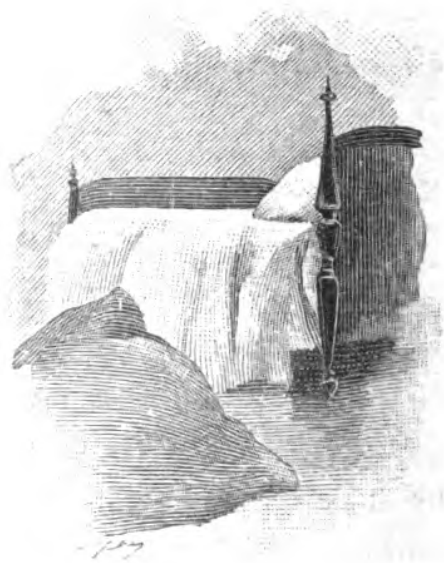
Timidement, je montrai le bracelet, elle allongea le bras, elle prit le bijou, elle parut très étonnée et très contente.

Puis :

« Tout de même ! » dit-elle.

Comme on se jette contre un mur, fou, je poussai la porte entr'ouverte... Un long couloir jaune, avec des peintures dessus.

La femme m'empoigna d'une main grasse, et m'entraîna dans une chambre. Je vis un lit énorme, tout blanc d'un seul drap, dès qu'eut glissé l'édredon rouge...





## XXV

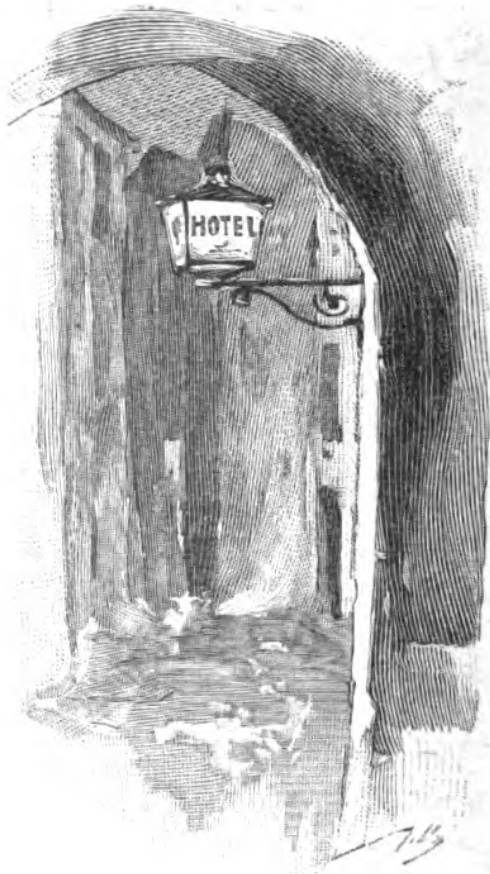
Car elles sont-toujours là, sur le chemin, les happeuses infâmes des innocences, — des enfances. C'est l'abominable destin créé par les préjugés des sociétés mo-

dernes, où la pudeur atavique des jeunes filles vierges se dérobe au rut normal des jeunes hommes vierges, que la plus décisive, la plus sacrée peut-être des heures humaines s'avilisse en le plus obscène des instants, que tout l'innocent désir, où l'éternelle nature élabore l'avenir, soit souillé par son premier accomplissement. O orgueil d'un homme qui, l'âge venu des souvenirs, aurait cette gloire d'avoir donné pour la première fois ses lèvres à des lèvres dignes d'elles, d'avoir uni le premier épanouissement à la première éclosion. De toutes les fiertés enviabiles, quelle serait plus haute et plus magnifique que celle de ne pas avoir ravalé la plus auguste des aspirations dans le plus bas des instincts contentés ! et songez aux rancœurs d'un prêtre fidèle à son Dieu, résolu

à sa foi, qui aurait dû, par quelque exécration sortilège, célébrer sa première messe devant un autel sale et puant comme une auge, dans une église-étable. Hélas ! trainer à travers toute la vie, jusqu'à l'éternelle tombe salie par le premier lit, les hontes jamais lavées de ce qu'on eut de plus chaste, de plus divin, maculé par ce qu'il y a de plus immonde, de plus bestial. Ah ! s'il existe en quelque coin du monde, deux enfants qui s'aiment, et qui, pour la seule joie d'aimer, s'étreignent et se possèdent, certainement sur ce point de la terre les ciels sont plus clairs, les fleurs plus belles, et toute la nature s'émerveille, illuminée du sourire de Dieu qui approuve ! Mais, non, elles sont rares, et défendues, les jeunes délices communes des innocences égales ; et partout, pour que



le simple rêve de l'adolescent  
y sombre dans de l'ordure,  
s'ouvrent des trappes de sen-  
tines...





## XXVI

En remontant la Côte Pavée, je revis le Verger-Fleuri. Le vent remuait les touffes pâles et roses, avec un petit bruit; je crus d'abord que le Verger se mo-

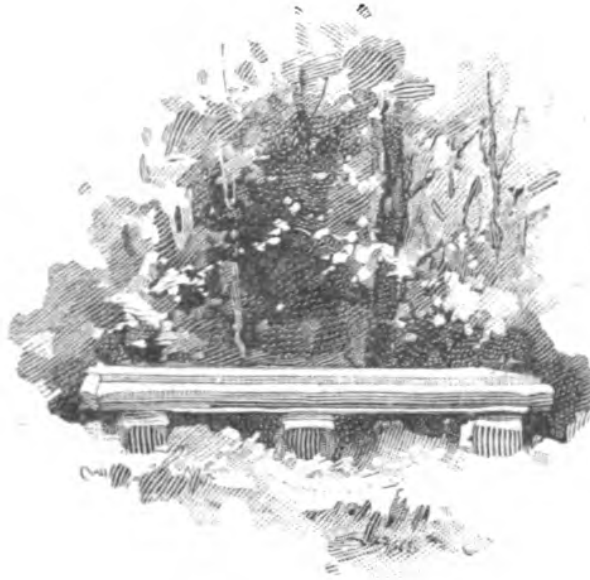
quait de moi, lui aussi, méchamment, comme les femmes, là-bas, comme Mlle Ollivier, ou qu'il me méprisait. Non, au contraire, son murmure était très doux, très tendre, accueillant, semblait-il; il n'avait pas de raillerie, et il n'avait pas de mépris non plus. Même il ne m'en voulait pas d'être passé là tout à l'heure, sans m'arrêter, sans écouter les choses douces qu'il aurait voulu me dire; elles m'auraient retenu, si je les avais écoutées; elles m'auraient donné le bon conseil de ne pas aller chez cette méchante personne qui reçoit si mal ceux qui apportent des présents... — je n'aurais pas vu l'abominable lit, d'où glissa un édredon rouge. Et Phénice, je l'aurais juré, n'était pas plus cruelle ni rancunière que les pommiers devant sa maison. Elle

.....

avait pleuré, elle avait souffert, parce que je ne venais plus, les nuits, dans le petit jardinet, sous la fenêtre, mais elle n'était pas fâchée contre moi; bien sûr elle m'accueillerait comme naguère, si je revenais, elle me consolerait de la peine qu'on m'avait faite, et de la hideuse faute, sans me punir du mal que je lui avais fait à elle. Et, sans doute, n'ayant rien de ressemblant à la grosse fille aux joues carminées de brique, elle était aussi jolie que Mlle Ollivier; peut-être elle avait, elle aussi, aussi exquis, ces blancheurs rosissantes, qui m'avaient rendu fou, et tous les éblouissants mystères révélés par le peignoir ouvert... Je suivis mon chemin, moins triste, songeant à Phénice, à ma chère Phénice, que je n'aurais pas dû oublier. Derrière moi l'agitation fleurie

du Verger sussurait, eût-on dit :  
« Oh ! reviens, reviens donc, re-  
viens ! »





## XXVII

Je n'osais pas revenir à Phénice. Et je n'osais pas même penser à elle. Il me semblait que j'étais indigne d'elle, et de tout. Après la première fierté de l'instinct accompli, — cette fierté qui fait chanter le coq sur le fumier, — un sentiment de la laideur, de

la saleté, que j'avais gardées sur tout moi, laideur, saleté persistantes en la réelle obstination d'une odeur de musc dont je ne pouvais me délivrer, me causait des humilités pleines de désolation. Je revoyais, après l'édrédon tombé, l'unique drap blanc, et tout ce corps énorme, mou, vautré là, attendant. J'avais cette impression horrible, que ma mère, le soir, en me baisant au front, sentait peut-être cette odeur... et j'avais envie de demander pardon à ses lèvres. Tout le monde me paraissait meilleur que moi depuis que j'étais pareil à tout le monde. Et j'avais, la nuit, des cauchemars, — non pas des cauchemars, car je ne dormais point, — mais des visions de l'horrible femme, dans la chambre carrelée, m'embrassant avec ses bras gras, avec ses mains

grasses..., et soudain je criais !  
Le jour, on me cherchait en vain.  
Où donc étais-je caché ? dans le  
grand cèdre où m'avaient bercé  
mes premières rêveries et le vent ?  
non. Par une singulière appréhen-  
sion, je m'éloignais du bel arbre,  
où j'avais songé mes premiers son-  
ges ; il m'apparaissait vaguement  
comme un paradis perdu où je  
n'avais plus le droit de pénétrer...  
J'étais le petit Adam de la pre-  
mière faute... A mon tour, je  
m'étais rendu coupable de l'ori-  
ginel péché... Et je savais que  
j'étais nu. Je me tenais dans le  
grenier, aux encoignures, furtif,  
muet, ne voulant pas être vu, ne  
voulant pas être entendu ; si on  
m'appelait pour les leçons ou  
pour le dîner, je tardais, je tar-  
dais longtemps, je descendais l'es-  
calier à reculons, afin qu'on ne  
vit pas mon visage, mon visage



marqué du signe de la réprobation...

Mais, peu à peu, je m'affermis contre le remords. J'osais penser au Verger Fleuri, à la petite Phénice. Le Verger n'avait pas été méchant pour moi, quand j'avais remonté la Côte après le crime; Phénice m'accueillerait comme naguère, malgré que j'étais si indigne d'elle. L'espoir d'une rédemption me pénétrait peu à peu. Le petit Adam avait commis le péché, mais non pas la petite Ève; il lui restait, à elle, assez d'innocence pour nous deux...

Puis, il faut le dire, à mesure que le péché devenait moins proche, il perdait un peu de son horreur. Soit que, inconsciemment, le désir s'en renouvelât en moi, — le désir, illusion renaissante, — soit que j'en eusse, vraiment, oublié la hideur, je ne me sem-

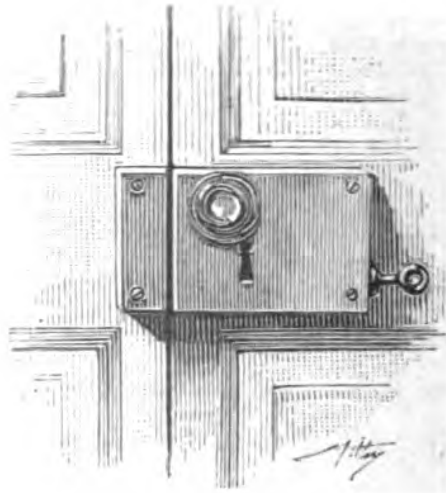
blais pas aussi coupable que je l'avais cru d'abord. Et même une fierté me venait en pensant que j'avais fait acte de virilité, que j'avais conquis la réalité de la vie. Oui, c'était quelque chose d'avoir à mon âge mordu à la science du bien et du mal. Certes, tout mon être se fût révolté à la pensée de me rendre de nouveau coupable, dans les abominables circonstances où je l'avais été; mais, enfin, je savais des choses maintenant... des choses qu'elle ignorait, cette petite Phénice... des choses que je pourrais lui enseigner, qui, avec elle, seraient tendres, seraient douces...

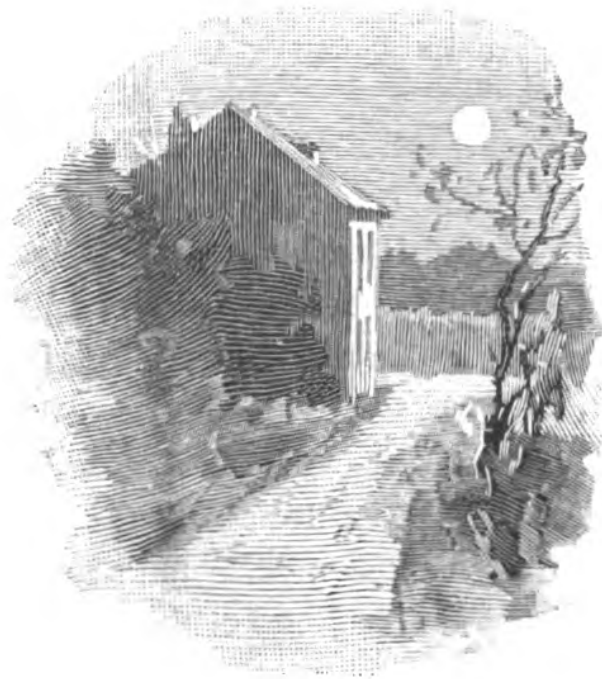
Une fois que la femme du serrurier vint demander s'il n'y avait pas quelque travail pour son mari au Château d'Ardoise, je lui fis signe, je la pris à part, nous parlâmes tout bas.

« Hélas ! la pauvre demoiselle, elle ne fait que pleurer, depuis que vous ne venez plus !

— Eh bien ! — dis-je, — ce soir.  
— Convenu, » dit-elle.

Le soir, ma mère fut tout étonnée du zèle, depuis quelque temps inaccoutumé, dont je me précipitai pour lui épargner la peine de fermer elle-même la grande porte du vestibule.





## XXVIII

Mais, maintenant, les nuits, dans le jardinet de Phénice, je baisais d'ardentes lèvres les mains qu'elle me tendait, par la baie, chacune d'un côté du barreau de fer rouillé; et je la sentais toute envahie de la chaleur de mon désir. Mon désir pour Mlle Olli-

.....

vier et son exécration accomplissement entre les bras d'une fille m'avaient révélé ce que je désirais de Phénice. L'irrésistible besoin de la serrer contre moi, de déchirer des dents et des ongles cette blancheur remuante dans l'ombre, qui était sa chemise, et de voir et de toucher sa chère peau vivante, et de la tenir toute dans le petit lit, tiède encore d'elle, où elle s'était couchée en m'attendant, me brûlait les yeux, les gencives, me faisait battre les veines; du feu me pénétrait jusqu'aux moelles. Ah! cela m'était bien égal que le père Lambade pût ouvrir à tout instant la fenêtre, et se pencher vers nous, et abaisser son fusil et me tuer. Je remuais, je parlais haut, je frappais du poing le mur, j'aurais voulu passer à travers ces pierres, il fallait que j'entrasse dans cette

chambre, il fallait que ma Phénice se livrât toute ; et une fois, après de vaines tentatives pour joindre nos lèvres dans la trop profonde et trop étroite ouverture, je tombai en arrière, le crâne sur la terre de la petite allée, évanoui.

Enfin, un matin, la femme du serrurier, qui m'attendait jusqu'au petit jour pour me rouvrir la porte de sa maison, consentit à l'audacieux dessein que j'avais formé.

« Oui, mon mari, tout à l'heure, quand les Lambade seront partis, la mère pour la lessive, le père pour l'atelier, mon mari, avec une petite scie, sciera le barreau de fer, en haut et en bas, puis il le

remettra en p'ace, dans l'ouverture ; pour qu'on ne puisse s'apercevoir de rien, j'étendrai sur les fentes de la cire noire ; vous, vous n'aurez, la nuit prochaine, qu'à tirer le barreau, et vous pourrez entrer dans la chambre ; en partant, vous le replacerez. A ce soir ! mais... »

Je lui promis vingt francs, et je m'enfuis.





## XXIX

Tout le jour, allant, venant comme un fou, je crus que la nuit n'arriverait jamais. J'entrerais dans la chambre de Phénice! je la serrerais, toute blanche de sa chemise et plus blanche de sa peau, entre mes bras, sur mon cœur, sur mon corps!



Le soir venu, avec quelles angoisses d'impatience, avec quelle fièvre, je considérais, pendant le whist, pendant le thé, mes parents, mon maître, qui ne montaient pas dans leurs chambres, qui n'avaient pas l'air d'avoir sommeil.

Onze heures! jamais on ne s'était couché si tard. Dès ma mère levée, je me précipitai en avant, vers la grande porte d'entrée, et je commençai à faire tourner la serrure, sans fermer la porte, comme d'habitude... Mais, dehors, je vis une forme noire qui avait l'air de guetter. C'était la femme du serrurier. Elle s'approcha vite, me remit un papier, et s'enfuit. Etonné, épouvanté, je montai dans ma chambre. Sur le papier, écrits d'une grossière écriture, il y avait ces mots : « Phénice malade, ne venez pas, ne venez

jamais plus. N'approchez même pas de la maison. »

Quatre jours se passèrent. Pas de nouvelle ! et je m'apercevais que mes parents, mon maître, les domestiques parlaient à voix basse, — se taisaient tout de suite dès que j'arrivais. Mon père m'avait dit, avec une sévérité inaccoutumée, avec tristesse aussi : « Ces promenades dans la campagne, tous les jours, t'empêchent de travailler, tu ne sortiras plus. » La grille restait close ; ma mère, tous les soirs, arrivait avant moi à la porte, la fermait avec soin, elle-même, elle seule. Je remarquai aussi que M. Firmin, dans notre chambre, avant de s'endormir, donnait deux tours de clé et mettait la clé sous

son oreiller. J'étais prisonnier ! quand même j'aurais voulu enfreindre l'ordre que m'avait donné la femme du serrurier, je n'aurais pas pu.

Qu'était-il arrivé ? que se passait-il ? Phénice était-elle vraiment malade ? ou bien son père et sa mère avaient-ils appris mes présences nocturnes, et s'en étaient-ils plaints à mes parents ?

Une inquiétude affreuse m'obsédait tout le jour, m'empêchait la nuit de m'endormir, sinon dans des cauchemars d'où je sursautais avec des sanglots ; et je ne pouvais vivre ainsi ; et il fallait, à tout prix, savoir la vérité. Un matin je sortis de la salle à manger où s'achevait le déjeuner, je me ruai par-dessus la haie, les genoux, le ventre, les mains déchirés d'épines, et je descendis comme un fou la Côte Pavée

.....

vers la maison de Phénice.

Je vis les quatre pommiers, de loin. Mais ce n'était plus le Verger Fleuri; il n'y avait plus de fleurs aux touffes des arbrisseaux. C'était la première fois que je les voyais sans fleurs.

Quoi! l'automne était-il venu si vite? Comme ils avaient l'air triste, les pommiers...

Et je distinguai entre eux quelque chose de blanc, quelque chose de blanc comme la robe de mousseline, naguère déchirée, dont j'avais si longtemps gardé un lambeau. Qu'est-ce que c'était que cette blancheur, maintenant? Cela n'avait pas l'air d'une robe. C'était long, long, et tout étendu... comme... comme... un drap blanc de cercueil.

Je me jetai en avant ! Des gens étaient là, en rond, qui parlaient bas : Phénice avait été malade... puis, hier, plus malade, elle était morte.

Morte ! elle ! morte ! elle était morte, Phénice !

On chuchotait toujours. • Maladie ? ah ! bien oui. • Une vieille parlait d'un barreau de fer que la mère Lambade, le touchant par hasard, avait senti fléchir sous sa main ; et l'on assurait que la mère avec ce barreau avait frappé sa fille à la tête...

Je chus de tout mon long sur le pavé de la route... pourtant je n'étais pas évanoui... Je voyais au-dessus du cercueil tout blanc frissonner la mélancolie du Verger défleuri...







Et c'est très bien, et c'est très heureux que tu sois morte. Qui étais-tu? je ne sais. Je ne sais même pas si tu étais jolie. Sur-tout j'ignore ce que ton âme était... Que fût-elle devenue? Ah! pauvre, pauvre Phénice, — de qui la maison n'existe plus, —



comme tu es tranquille à présent dans ta petite tombe! Plus elle est mystérieuse, plus elle est abandonnée, plus tu es heureuse. Car ce sont les morts vraiment heureux ceux sur la tombe desquels l'accoutumance des prières, aux jours fériés par l'almanach, n'apporte pas le mensonge des agenouillements et des prières. Oui, bien heureux les morts oubliés! ils sont plus séparés du monde. Tu m'es demeurée inconnue, car tu ne parlais pas, car tu obéissais seulement à ma parole, à mes regards, et, à faire tout ce que j'aurais voulu, — sans défense, tu l'aurais fait, — tu aurais eu du plaisir; mais je sais que tu en aurais eu, bientôt, de la peine; et parce que je te dois d'avoir aimé l'amour, ma reconnaissance te félicite de la mort. Si ta mère n'avait pas mis la main

sur le barreau scié, je serais entré dans ta chambre, et tu aurais été à moi. Ah! pauvre petite, les sales désirs que m'avaient causés les menus seins de Mlle Ollivier, les plus sales joies que m'avaient révélées la grosse femme aux rubicondes joues, je t'aurais imposé tout cela. Même la sincérité de ma tendresse n'aurait pu t'empêcher de déchoir en le toujours semblable accouplement. Car je mentais tout à l'heure! car, même entre les plus purs elle est impure, la réalisation des sexuels désirs! et les souillures, au contraire, sont pires sur la neige. Puis, après, que serait-il arrivé? Après, j'aurais cessé de t'aimer, bientôt; ou c'est toi qui, la première, — instruite à présent, oh! de quelle vile science, — m'aurais laissé pour quelque autre qui t'eût laissée à son tour ou que

tu eusses quitté. Enfin, tu aurais vécu, tu aurais été la jeune femme après la jeune fille, celle qui croit aimer, et qui pleure de ne plus être aimée, ou de ne plus aimer; pareille à toutes les autres, voilà ce que tu aurais été. Hélas! pauvre petite, la vie, ne la regrette pas. C'est abominable, pensent tant de gens, de mourir si jeune, et de ne pas avoir été épouse, et de ne pas avoir été mère. La vie leur a donc été bien douce, à ceux qui pensent ainsi? Ils croient donc que l'on sourit d'un cœur sincère, ils croient donc que l'on aime? Moi, aucune tristesse ne me vient à la pensée que, par ma faute, tu es morte, que si je n'avais pas fait scier le barreau, ta mère ne t'aurait pas tuée. Je suis presque fier du hasard désastreux dont je fus cause, puisque tu lui as du de

mourir avant que je fusse entré dans ta chambre. Tu as vite passé à travers le temps, et tu t'es endormie sans honte ni regret, enviable entre toutes celles qui naquirent, puisque tu es née pour si peu de temps. Certes, je te voue un tendre souvenir, qui ne s'éteindra point, et j'ai pleuré de ne point revoir le Verger-Fleuri, et j'irais sur ta tombe porter des fleurs s'il ne valait pas mieux être solitaire dans la mort; mais je ne te plains pas, car tu n'as pas connu les saletés et les affres de la féminilité. Dors en paix, toute seule. Heureuses celles qui meurent vierges !

















**Riley Dunn & Wilson Ltd**  
EXPERT CONSERVATORS & BOOKBINDERS



